[CAMPUS]
Votes de grève en science politique
page 6

[SOCIÉTÉ]
Aussant devant les étudiants
page 13

[CULTURE]
La philosophie des Loose Pistons
page 23

QUARTIER L!BRE
LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL • QUARTIERLIBRE.CA
Vol. 20 • numéro 7
28 novembre 2012
www.quartierlibre.ca

Coups durs à Poly

Hydro-Québec tire la plogue sur le nucléaire
p. 15

Des diplômés corrompus
p. 17

Nouveau concours de journalisme

Quel est le « meilleur » journal étudiant au Québec? Difficile à dire vu le nombre et la variété des journaux disponibles. Dans tous les cas, les « vainqueurs » seront connus le 2 mai 2013 dans le cadre d'un tout nouveau concours intitulé Le Devoir de la presse étudiante. Deux prix de 2000 $ seront remis respectivement au meilleur journal universitaire et collégial du Québec.

Le jury compte sept membres dont six sont rattachés à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Deux membres du jury – Jean-Hugues Roy et Robert Pouliot – y enseignent. Deux journalistes – Marième Vautrin et Marie-Ève Cousineau – sont d'anciennes collaboratrices du journal étudiant de l'UQAM, le *Montréal Campus*. Le journaliste Ulysse Bergeron y a obtenu son baccalauréat en journalisme. Une autre – l'agente de développement à la Conférence régionale des élus de Montréal, Anne-Marie Marcotte – y a obtenu son diplôme en administration des affaires.

À leur défense, M. Bergeron a aussi une formation en études classiques et en études françaises de l'UdeM. Mme Vautrin étudie en ce moment à la maîtrise en communication à l'UdeM et M. Roy est diplômé de géographie… à l'UdeM. Ce dernier a aussi un diplôme en journalisme de l'Université Concordia.

L'Association des Amis du Devoir organise ce concours dans le but *« d'inspirer les jeunes journalistes et communicateurs en herbe à développer leur pensée critique et prendre part aux débats de société »*. Cette association existe depuis 1914 et est affiliée, comme son nom l'indique, au journal d'Henri Bourassa.

Reste à espérer que l'analyse du jury de « l'indépendance dans le traitement de l'information » de chaque journal étudiant se fera de manière… indépendante !

VINCENT ALLAIRE

L'ASSÉ participera au Sommet

PHOTO : PASCAL DUMONT

La porte-parole de l'ASSÉ, Jeanne Reynolds, à la manifestation du 22 novembre dernier

L'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ) participera aux rencontres préparatoires du Sommet sur l'enseignement supérieur.

Elle pose une condition : que les dates des prochaines séances préliminaires et du Sommet prévu pour le mois de février soient reportées d'un mois. Elle souhaite que l'échéancier des rencontres préparatoires soit remanié dans le but de laisser plus de temps aux associations et fédérations étudiantes pour s'y préparer. L'ASSÉ défend fermement le principe de la gratuité scolaire et propose d'augmenter les impôts des entreprises et banques mais aussi ceux des particuliers pour rendre cela possible.

Dans un communiqué publié le 25 novembre dernier, le porte-parole de l'ASSÉ, Jérémie Bédard-Wien, restait tout de même inquiet. *« Nous restons méfiants et méfiantes de cette consultation, et nous rappelons que seule la construction d'un mouvement de masse combatif pourra mener au changement social »*, explique-t-il.

M. Bédard-Wien insiste sur le fait que l'Association se retirera de tout le processus si *« cet espace de consultation ne permet pas à l'ASSÉ d'amener ses revendications, ou si les conclusions sont tirées d'avance »*.

L'Association continuera de mobiliser ses membres au moyen de manifestations. Elle a également développé le site internet Gratuitescolaire.info pour informer ses membres sur ce qu'engage la gratuité scolaire.

TIFFANY HAMELIN

Le quidditch décolle

L'équipe de quidditch créée par des étudiants de l'UdeM pourrait devenir un club sportif de l'UdeM et représenter l'Université dès le mois de mai prochain.

Le président du comité exécutif de l'équipe, Minh Nhat Bui, ainsi que la vice-présidente et entraîneuse, Cynthia Loutfi, ont rencontré le coordonnateur des clubs sportifs de l'UdeM, Guillaume Callonico, le 14 novembre dernier. Ils ont pu déterminer les procédures d'accréditation pour enfin entamer les démarches et devenir un club sportif officiel.

« L'accréditation ne me fait pas peur, nous allons l'avoir », affirme Cynthia. Selon elle, ils pourront être reconnus comme club sportif de l'UdeM d'ici le début du mois de mai prochain.

Lorsque les procédures leur avaient été présentées, l'équipe voyait cela comme *« un long périple dans la paperasse »*, pestait alors la trésorière Camille Théocharidès-Auger. Ils ont même hésité à créer un club. Mais après leur rencontre avec M. Callonico, les membres ont finalement décidé de ne pas se laisser décourager, car pour eux *« représenter l'UdeM est une fierté »*, ajoute la trésorière.

L'équipe doit encore trouver des joueurs, mais surtout constituer un budget. *« Nous devons nous doter d'assurances, qui occasionnent des frais énormes »*, explique Camille. Ils ont néanmoins déjà pu faire valider le nom officiel « Équipe de quidditch à l'UdeM » auprès de M. Callonico.

Le 17 novembre dernier a eu lieu leur première rencontre avec l'équipe de McGill. *« C'était très physique, on commence à s'habituer aux plaquages »*, explique Minh Nhat Bui.

L'objectif de l'équipe est de terminer dans les trois premiers à la Coupe canadienne de quidditch, qui aura lieu en novembre 2013, afin de se qualifier pour la Coupe du monde de 2014.

MARION PORTENGUEN

QUARTIER L!BRE

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Allaire
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE

CAMPUS
Tiffany Hamelin
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ
Fanny Bourel
societe@quartierlibre.ca

CULTURE
Olivier Boisvert-Magnen
culture@quartierlibre.ca

PHOTOGRAPHE DE LA UNE
Pascal Dumont

JOURNALISTES
Léa Beauchesne
Valentine Bourgeois
Elom Defly
Éric Deguire
Maxime Desroches
Justin Doucet
Xuân Ducandas
Thomas Éthier
Ursule Ferland
Charles Gaudreau
Jasmine Jolin
Medy Krouk
Coraline Mathon
Christophe Perron-Martel
Marion Portenguen
Olivier Simard-Hanley

PHOTOGRAPHE
Pascal Dumont
pascaldumont.net

CORRECTEURS
Josiane Bergeron-Lord
Catherine Dumais
Marie Hajehssain
Geneviève Stébenne

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse,
Zirval design

PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

IMPRESSION ET DISTRIBUTION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 6 000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Quartier Libre est membre de la Presse universitaire canadienne (PUC/CUP).

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416
Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE PARUTION
12 décembre 2012

PROCHAINE TOMBÉE
3 décembre 2012

ÉDITO

S'inspirer de la gratuité scandinave

Qu'est-ce ça implique concrètement la gratuité scolaire ? Pour les partisans de cette mesure, il suffit de trouver de l'argent et le tour est joué. C'est pourtant une question bien plus fondamentale qu'une simple question budgétaire. L'exemple des pays scandinaves où la gratuité scolaire existe est éclairant.

L'ASSÉ donne souvent en exemple la Suède, la Norvège, le Danemark et la Finlande comme des modèles à suivre pour atteindre cette gratuité.

Selon le spécialiste des pays scandinaves et professeur invité en science politique à l'UdeM, Henry Milner, il faut regarder la globalité du modèle scandinave si on veut s'en inspirer.

Par exemple, une année universitaire là-bas se termine en juin et non en avril comme ici. Les étudiants passent donc plus de temps sur les bancs d'école et les professeurs scandinaves enseignent plus de cours par année. Le professeur moyen consacre aussi moins de temps à la recherche. Les étudiants terminent leur scolarité plus rapidement.

Les sociétés scandinaves sont plus égalitaires. Un professeur d'université là-bas ne gagne pas beaucoup plus qu'un collègue qui enseigne au niveau secondaire. Le coût pour l'État en salaire est donc réduit.

Ce principe d'équité se traduit ainsi partout sur le marché du travail. Un cadre ne gagne jamais beaucoup plus qu'un employé. Compléter des études à l'université ne conduit donc pas forcément à un plus haut salaire. Tout cela dans un contexte où l'impôt des particuliers est élevé, tout comme la taxe de vente qui frôle les 25 %. L'impôt des entreprises est plus bas qu'ici. L'État laisse les entreprises en compétition. L'aide financière à des entreprises en difficulté est peu courante. Il est entendu que ce sont les citoyens qui doivent payer les services publics.

* * *

Pendant ce temps, le chef d'Option nationale, Jean-Martin Aussant, propose d'unifier les déclarations de revenus et de nationaliser la gestion des médicaments (p. 13). Cela dégagerait selon lui les revenus nécessaires pour financer la gratuité.

L'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ) propose quant à elle d'augmenter les impôts des particuliers et des entreprises (p. 2).

Dans le contexte actuel, il faut s'attendre à ce que ces propositions soient écartées rapidement par le gouvernement péquiste. Le gouvernement vise l'équilibre budgétaire dès 2013-2014. Toute dépense additionnelle substantielle sera rejetée.

Si l'objectif est d'atteindre la gratuité scolaire, un simple rafistolage de notre système d'éducation ne suffira pas. Il faut proposer une nouvelle vision sociale-démocrate de notre société. Celle d'une société plus égalitaire, fondée sur des valeurs humaines et non mercantiles. Pour cela, inspirons-nous de ceux qui s'en approchent déjà.

VINCENT ALLAIRE

Visitez notre nouveau site internet avec la nouvelle section «En images»
quartierlibre.ca

SOMMAIRE

CAMPUS • L'ASSÉ pourrait participer au Sommet p. 2 • Un nouveau prix pour le journalisme étudiant p. 2 • Le quidditch deviendra un club sportif p. 2 • Gabrielle Soucisse nageuse en or p. 4 • Le volleyball sous tous ses angles p. 5 • Deux AG en science politique p. 6 • Félicitation et blâme à la FAÉCUM p. 7 • Le budget aggloméré rendu publique p. 7 • Les manifestations à l'UdeM en images p. 12 • **SOCIÉTÉ** • Les mots de la colère p. 8 • Le béton n'est pas la solution p. 9 • La gratuité scolaire selon Jean-Martin Aussant p. 13 • Confiance en soi et réussite scolaire p. 14 • Vox Pop p. 14 • Le sombre avenir du génie nucléaire à Polytechnique p. 15 • La corruption en manque de recherche p. 16 • Futurs ingénieurs et corruption p. 17 • **CULTURE** • Trois fois Cannes à 24 ans p. 18 • MAZ : Musique traditionnelle moderne p. 18 • Riopelle et Thomson dans la nature p. 19 • Renoir au carré p. 20 • Théâtre UdeM p. 21 • Opéra UdeM p. 21 • Une nouvelle d'Elom Defly p. 22 • Trithérapie musicale p. 22 • Le rock garage des Loose Pistons p. 23

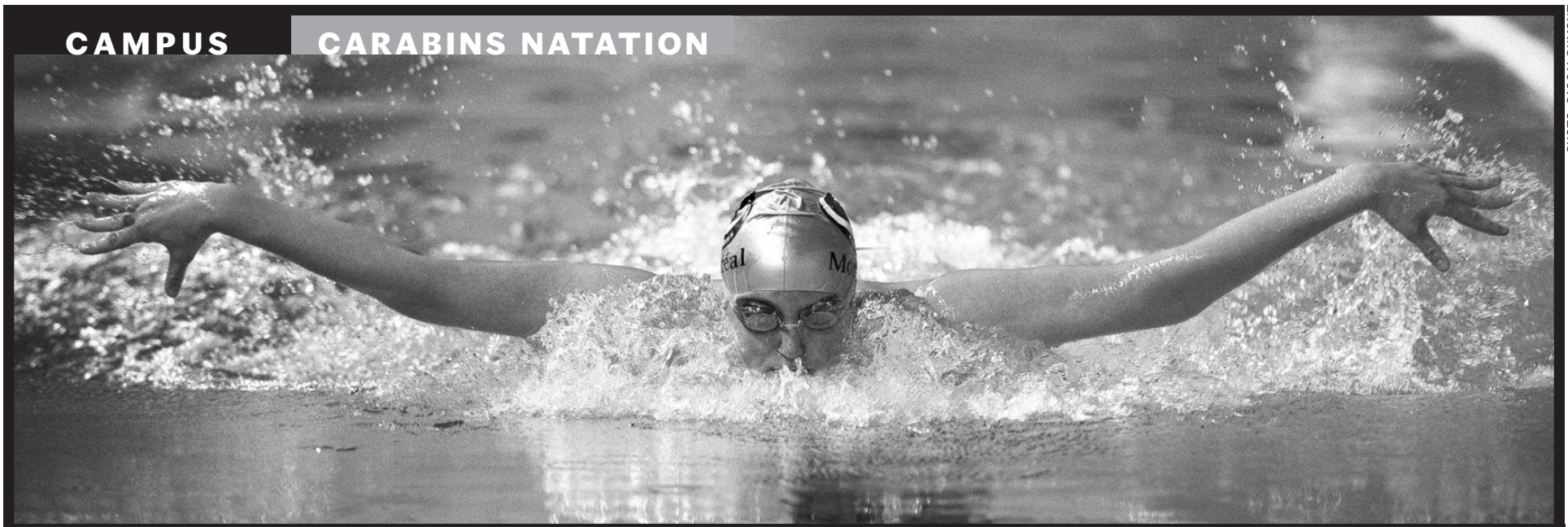


PHOTO : PASCAL DUMONT

L'équipe de natation de l'UdeM disputera la prochaine Coupe universitaire québécoise en janvier 2013.

Une recrue exceptionnelle

La nageuse Gabrielle Soucisse a récolté quatre médailles d'or à la Coupe universitaire québécoise le 10 novembre dernier au CEPSUM. Cet exploit a valu à la nageuse recrue des Carabins, le titre d'athlète féminine de la semaine au Québec pour la deuxième fois en une session.

« *C'est vraiment un bon début de saison pour toute l'équipe*, affirme avec humilité l'athlète de 21 ans inscrite au programme d'accès aux études universitaires. *En ce moment, c'est un peu moi la tête d'affiche mais tout le monde performe bien.* » Gabrielle Soucisse veut souligner l'effort des autres filles avec lesquelles elle a remporté la médaille d'or au relais 4 x 50 m quatre nages. Avec un temps de 1 min 55 s 69, elles abaissent de trois secondes le record universitaire québécois détenu jusque là par l'équipe de McGill.

« Quand je me fixe un objectif, je l'atteins tout de suite ! »

GABRIELLE SOUCISSE

La nageuse explique son succès par l'arrivée de l'entraîneur-chef Pierre Lamy à la barre de l'équipe. « *L'an passé, je m'entraînais déjà avec Pierre au Centre national de natation Canada, où il était assistant-entraîneur*, explique-t-elle. *Quand il a été nommé entraîneur-chef chez les Carabins, j'ai décidé de le suivre.* »

De son côté, Pierre Lamy ne tarit pas d'éloges sur sa nageuse vedette. Il vante, entre autres, sa polyvalence et le *leadership* qu'elle exerce sur le groupe. « *C'est la meilleure recrue au Québec cette année !* », clame-t-il.

De la passion et du travail

C'est à sept ans que Gabrielle Soucisse a suivi son premier entraînement dans un club de natation. « *J'ai fait l'entraînement au complet, mais à la fin, j'étais morte, je voulais mourir* », raconte-t-elle en riant. Ses parents lui proposent alors de ne pas continuer si c'est trop difficile pour elle. « *Je leur ai dit "non, je veux y retourner"*, explique-t-elle. *C'est à ce moment que j'ai su que j'avais eu la piqûre de la natation.* »

Gabrielle sait que la passion seule ne suffit pas et qu'elle doit être accompagnée par le travail. Elle s'entraîne neuf fois dans l'eau et trois fois en salle de musculation par semaine. Ce qui fait dire à Pierre Lamy qu'elle a de la volonté, de la détermination et de la ténacité. « *Elle croit encore à augmenter ses chances pour aller plus loin en natation.* », souligne-t-il.

Pas les moyens d'être professionnelle

Si elle croit encore pouvoir s'améliorer, Gabrielle Soucisse ne se fait pas d'illusion sur une éventuelle carrière professionnelle au Canada. « *C'est impossible, il n'y a pas assez de moyens financiers pour tout le monde*, déplore-t-elle. *C'est sûr que je veux faire de la natation le plus longtemps possible, mais à un moment donné je devrais m'arrêter et me trouver un travail.* » C'est pour cette raison qu'elle reste concentrée sur ses études malgré ses prouesses dans l'eau. Elle souhaite obtenir un baccalauréat en sciences biomédicales plus tard.

D'ailleurs, Gabrielle Soucisse affirme que ses nombreux entraînements ont une influence positive sur ses résultats scolaires. Elle arrive à appliquer à ses études la discipline qu'elle apprend dans l'eau. « *Malgré toutes les heures d'entraînement, j'arrive à avoir de bonnes notes à l'école parce que, comme dans l'eau, quand je me fixe un objectif, je l'atteins tout de suite !* », ajoute-t-elle.

L'équipe de natation des Carabins se jettera à l'eau le 18 janvier 2013 dans la piscine de l'Université Laval où se tiendra la prochaine coupe universitaire québécoise.

ELOM DEFLY

La nageuse s'entraîne neuf fois par semaine au CEPSUM.

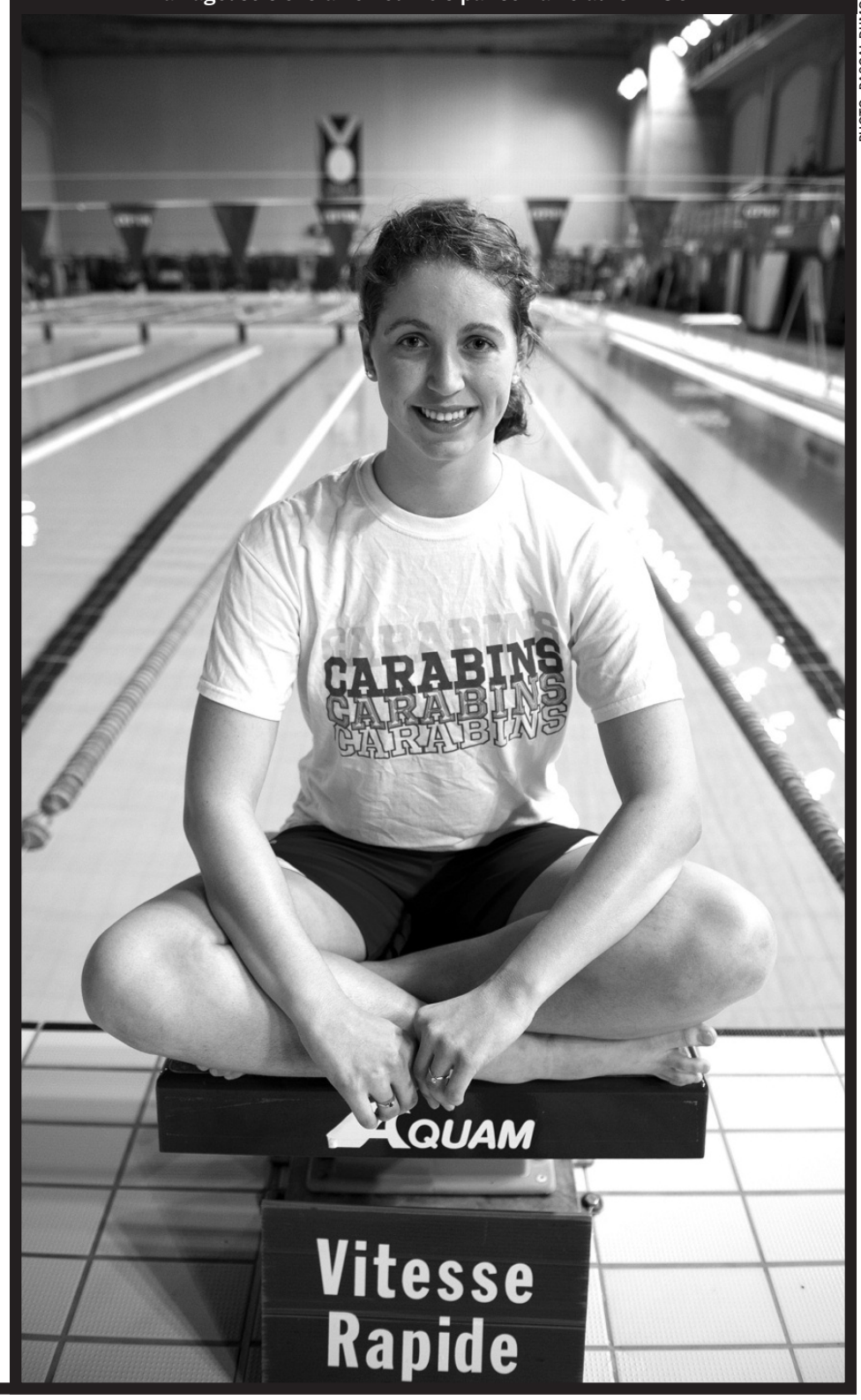


PHOTO : PASCAL DUMONT

Viser la 1ère place

À mi-chemin du Championnat universitaire québécois, l'équipe féminine de volleyball présente un bilan mitigé. Elles ont déjà perdu quatre rencontres sur les dix matchs joués. Elles visent encore la première place du classement.

CLASSEMENT DU VOLLEYBALL UNIVERSITAIRE FÉMININ (DIVISION 1) DU QUÉBEC

Position	Équipe	MJ	V	D	PTS
1	Laval	14	12	2	24
2	Sherbrooke	14	11	3	22
3	Montréal	14	10	4	20
4	McGill	14	7	7	14

MJ = Matchs joués ; V = Victoires ; D = Défaites ; PTS = Points

« C'*est normal de se faire battre,* affirme l'entraîneur-chef, Olivier Trudel. *Le niveau de la ligue est très élevé.* » Il affirme également devoir composer avec les blessures de certaines joueuses importantes de l'équipe, dont la passeuse Alexandra Lojen. Cette dernière, étudiante à la maîtrise en droit et capitaine de la formation, n'a effectué son retour au jeu que récemment après une année d'absence. « *Ça fait du bien de revenir,* affirme-t-elle. *Je suis super contente. Toutes les filles ont une attitude de combattante.* »

« *Alexandra est une joueuse et une personne exceptionnelle,* soutient Olivier Trudel. *Elle tire assez bien son épingle du jeu, mais je m'attends à plus d'elle pour le reste de la saison.* » L'entraîneur-chef attend également beaucoup de toute l'équipe. Il se donne le défi de terminer la saison à la première place occupée présentement par le Rouge et Or.

Le dimanche 18 novembre 2012, les joueuses d'Olivier Trudel ont battu les Martlets de l'Université McGill par trois sets à un. « *Je suis très contente qu'on ait gagné,* jubile la libéro Emmanuelle Marin, étudiante en relations industrielles. *Notre dernier match n'a pas bien été donc cette victoire nous remonte le moral.* » Olivier Trudel réitère sa confiance en l'équipe et se dit convaincu que « *les choses se mettront en place tranquillement pour la suite de la saison* ».

ELOM DEFLY

Des erreurs de jeunesse portent préjudice à l'équipe.

Emmanuelle Marin réceptionne le ballon lors du match contre les Martlets.

PHOTOS : PASCAL DUMONT

Difficile reprise

L'équipe masculine de volleyball se reconstruit avec des joueurs de première année. Elle tente de pallier les départs des joueurs d'expérience qui ont complété leurs cinq années d'admissibilité avec les Carabins. L'équipe a remporté trois victoires sur les sept matchs déjà joués.

CLASSEMENT DU VOLLEYBALL UNIVERSITAIRE MASCULIN AU QUÉBEC

Position	Équipe	MJ	V	D	PTS
1	Laval	10	10	0	20
2	Sherbrooke	10	5	5	10
3	Montréal	10	3	7	6

MJ = Matchs joués ; V = Victoires ; D = Défaites ; PTS = Points

Cette saison, l'équipe compte huit joueurs de première année et six de deuxième année, sur un effectif total de dix-huit joueurs. « *Nous avons échappé quelques matchs à cause de notre jeunesse* », souligne l'entraîneur-chef de l'équipe, Georges Laplante. Il affirme que le fait d'avoir plusieurs joueurs de première année sur le terrain occasionne parfois des erreurs d'inexpérience. Des erreurs qui sont coûteuses dans cette ligue que Georges Laplante place parmi les meilleures au Canada.

Le dimanche 18 novembre 2012, dans une rencontre amicale, l'équipe de George Laplante a battu celle du club Celtique de Côte-des-Neiges par trois sets à un. Une victoire encourageante d'autant plus que le club Celtique compte d'anciens Carabins dans son alignement.

Pour l'attaquant et étudiant en études internationales Maxime Campeau, l'équipe doit profiter de sa jeunesse pour mieux faire. « *Avec l'équipe très jeune qu'on a, je suis convaincu qu'on peut faire mieux que ça,* affirme-t-il. *Ça nous prend du temps pour nous roder, mais nous formons une équipe bourrée de talent, une équipe qui veut gagner.* »

Georges Laplante fait une évaluation plutôt positive de son équipe. « *Dans l'ensemble, c'est une bonne première partie de saison* », affirme-t-il. Il souligne le progrès effectué par ses joueurs par rapport à la saison dernière. « *Si on continue sur cette lancée, l'objectif sera d'aller chercher une participation à la finale provinciale* », conclut-il.

ELOM DEFLY

Votes de grève en science politique

Les étudiants en science politique ont tenu deux journées de grève les 14 et 22 novembre derniers malgré la grogne. Frustrés par un trimestre de rattrapage déjà compressé, les professeurs ont déploré le vote de grève de l'Association des étudiants en science politique et études internationales de l'UdeM (AESPEIUM).

Près de 140 étudiants ont participé à un premier vote de l'AESPEIUM le 12 novembre : 79 membres ont appuyé la tenue de deux journées de grève, 54 ont voté contre et 7 se sont abstenus. Cela représente un peu moins de 20 % des 719 étudiants membres de l'Association.

Le second vote du 19 novembre portait sur la légitimité du premier vote, à la suite des plaintes de manque de rigueur dans le processus et le contrôle de l'identité. La journée de grève du 22 novembre a finalement été adoptée avec un plus haut taux de participation : 131 votes pour, 94 votes contre et 12 abstentions, avec un taux de participation frôlant les 33 %.

Les professeurs du département ont communiqué aux étudiants leurs préoccupations au sujet du processus de vote qu'ils considèrent douteux et des comportements à l'égard des professeurs lors du piquetage de la journée du 14 novembre. *« Dans un contexte où les professeurs ont dû organiser un trimestre de rattrapage à la suite de la grève de l'hiver dernier, et qu'ils doivent maintenant composer avec un calendrier scolaire compressé, les étudiants doivent savoir qu'ils devront assumer toutes les conséquences d'une absence éventuelle à leur cours »*, rapportaient les professeurs dans un courriel.

PHOTO : PASCAL DUMONT

Malgré la grogne de certains étudiants, le résultat du vote de grève à la seconde assemblée a été le même.

Pas d'injonction

La Direction du département a également relayé par courriel le message de sept étudiants en science politique contestant la légitimité du premier vote. Pourtant, pas question d'injonction – ces étudiants contre la grève ont préféré appeler à une plus grande participation lors de la seconde AG du 19 novembre. « [Puisque] *la voie judiciaire, tout comme les interventions policières, ne sont pas les meilleures solutions pour faire valoir nos droits, il est important de nous présenter à l'assemblée et de voter contre cette "grève" qui ne nous apportera rien du tout et qui est plutôt susceptible de nous causer préjudice. »*

Habituellement, l'Association vérifie l'identité de ceux qui viennent voter en assemblée générale. Pourtant, le 12 novembre dernier, aucun contrôle d'identification n'était effectué. *« L'hiver dernier, des personnes vérifiaient rigoureusement, à l'aide d'une liste de membres, que seuls les étudiants de l'AESPEIUM exerçaient leur droit de vote,* affirmait l'étudiante en études internationales Jessica Bromhorst, dans une entrevue avec *La Presse. Aujourd'hui, il n'y avait aucune régulation. Je trouve ça fâchant, parce que ce n'est pas démocratique. »*

Un vote légitime

Le président de l'AESPEIUM, Nicolas Lavallée, reste ferme sur le fait que le premier vote était légitime. L'Association n'est pas tenue de faire un contrôle de l'identité, puisqu'elle suit les règlements généraux de sa charte étudiante, qui priment sur ceux du code Lespérance. *« Si on a fait un deuxième vote, c'était pour montrer la bonne foi du conseil* [exécutif], explique-t-il. *Nous avions reçu une mise en demeure, donc c'était aussi une manière de nous protéger légalement. »*

L'Association avait avancé sur sa page Facebook que *« à la suite de discussions avec le département et les professeurs concernés par la grève, nous avons pu trouver des accommodements pour les cours et examens qui devront être déplacés. »* Cette affirmation a été démentie par le directeur du département, Éric Montpetit, et par le professeur adjoint, Jean-François Godbout. *« C'est faux,* affirme le professeur. *Aucun de mes collègues à qui j'ai parlé n'a été contacté par l'Association étudiante au sujet de la grève pour trouver des accommodements. »*

Finalement, des membres de l'AESPEIUM auraient discuté informellement au sujet d'accommodements avec quelques professeurs et non avec tous ceux concernés. *« C'est vrai que ça n'a pas été le* move *le plus clarificateur,* admet Nicolas Lavallée concernant les affirmations sur la page Facebook. *Il y a eu confusion communicationnelle cette journée-là. »*

Les professeurs veulent enseigner

Un professeur du Département de science politique, Augustin Simard, confie que *« notre système administratif privilégie la recherche et les publications qui font rayonner l'université »*. Il insiste sur le fait que prendre de nombreuses heures pour préparer un cours de qualité relève de la bonne volonté du professeur. *« Le plus frustrant, c'est que, malgré tout, le peu qu'on investit dans l'enseignement se retrouve aux poubelles »*, ajoute le professeur.

Il souligne que le principe de la grève contre la marchandisation de l'éducation se répercute finalement sur l'enseignement et le savoir non commercialisable. *« Selon la direction de l'UdeM, on ne devrait pas prendre de temps pour préparer nos cours, ils devraient simplement fuser de nos esprits, déjà prêts,* explique-t-il. *La seule chose qui fait qu'on prend le temps c'est l'honneur professoral* [...]. *Une manifestation aurait été plausible, mais je ne vois pas en quoi les étudiants expriment une solidarité en boycottant leurs cours. »*

Le 14 novembre dernier, M. Simard avait l'intention de donner son cours aux étudiants qui voulaient y assister. Didier Zuniga, un des étudiants présent, a remarqué que ceux qui piquetaient étaient surtout des étudiants qui ne suivaient pas le cours en question. *« Un des étudiants bloquait physiquement le professeur.* [M. Simard] *a prévenu qu'il ferait appel à la sécurité si nécessaire, puis il a ouvert la porte par force et il est entré dans la salle. »* À ce sujet, M. Simard a dit simplement : *« La démocratie d'Assemblée et ses décisions engagent seulement ses membres. Je ne suis pas engagé à ce niveau-là. »*

Le Syndicat général des professeurs et professeures de l'UdeM (SGPUM) ne partage pas cette frustration. Le président, Jean Portugais, est satisfait que la direction ait finalement changé son discours concernant le piquetage et que les professeurs ne soient plus tenus de donner leurs cours lorsque les conditions pour enseigner ne sont pas réunies. *« On voit que dans l'équipe du rectorat, les leçons du printemps ont été apprises,* ajoute-t-il. *Quand il n'y a pas cette pression et ce climat de peur entretenu par la direction, on respecte la volonté de la démocratie. »*

JUSTIN DOUCET

Cascades de motions au Conseil central

La coordonnatrice aux affaires associatives de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM), Marie-Philip Leduc, a récolté les félicitations des délégués présents en Conseil central le 14 novembre dernier.

La secrétaire générale, Mireille Mercier-Roy, échappe quant à elle à la motion de blâme proposée par l'Association des étudiants en études classiques. *« Que le Conseil central se soit saisi de ces deux propositions manifeste deux choses,* précise le vice-président de l'Association des étudiants en philosophie (ADEPUM), Simon-Pierre Chevarie-Cossette. *D'abord que le bureau exécutif (BE) n'est pas une entité singulière et uniforme, mais aussi que plusieurs associations membres savent reconnaître les bons et les mauvais coups du BE. »*

Envoi « à la mitaine »

Les délégués de littérature française ainsi que de philosophie s'inquiétaient de ne pas recevoir le courriel officiel provenant de la FAÉCUM. *« J'aimerais comprendre pourquoi, la semaine qui a suivi l'adoption du mandat réclamant la démission de Guy Breton, nous avons reçu le courriel concernant le party 2e étage, mais pas celui de la démission »*, se questionne un délégué de littérature française.

Marie-Philip Leduc a alors expliqué à l'ensemble du conseil que les courriels de masse étaient bloqués. *« L'entièreté des étudiants membres de la FAÉCUM n'a pas pu recevoir un tel courriel sur le party 2e étage puisque le système de courriel de masse est bloqué, et que nous n'envoyons ce courriel qu'à vous, délégués, via une adresse interne »*, réplique-t-elle. Elle a insisté sur le fait qu'envoyer un courriel à partir de sa propre adresse à une centaine de personnes est très différent d'envoyer un courriel de masse à 39 000 étudiants.

Après avoir contacté la Direction générale des technologies de l'information et de la communication (DGTIC), Marie-Philip Leduc est arrivée à la conclusion qu'il fallait qu'elle *« commence à envoyer manuellement les courriels de démission aux 39 000 étudiants plutôt que de donner l'accès aux listes de membres aux employés de la DGTIC pour qu'ils le fassent eux-mêmes »*. Elle a également mis en avant le fait qu'un courriel concernant la démission du recteur de l'UdeM envoyé par ses propres employés pourrait poser problème à certains d'entre eux et *« pourrait ne jamais se rendre »*.

À cela, les délégués de l'ADEPUM ont proposé l'adoption d'une motion de félicitations à Mme Leduc, adoptée à la majorité. *« Le conseil a jugé que le dossier de la démission était suffisamment important pour qu'une motion de félicitations soit attribuée à Marie-Philip Leduc, qui a commencé à envoyer des courriels "à la mitaine" aux étudiants puisque le courriel de masse est bloqué*, ajoute Simon-Pierre Chevarie-Cossette. *Nous incitons Marie-Philip Leduc à continuer de travailler en ce sens. »*

Marie-Philip Leduc tenait à préciser que l'envoi manuel de ces courriels prendra du temps. *« De plus, vu que c'est envoyé de mon adresse personnelle et à un très grand nombre en même temps,* explique-t-elle, *il se peut que le courriel me soit retourné ou finisse dans le dossier des* spams. » Des complications qu'elle ne peut contrôler et qui ne font pas de son initiative une mince affaire.

Marie-Philip Leduc estime qu'il est cependant trop tôt pour juger de son travail par une motion de félicitation. *« C'est un travail d'équipe,* explique l'interne. *C'est donc avec tous les autres exécutants que je la partage. »*

En date du 26 novembre, Marie-Philip indiquait que l'envoi manuel des courriels était bientôt terminé.

Pas de blâme pour la secrétaire générale

L'ADEPUM, l'Association des étudiants en études classiques ainsi que celle de littérature française reprochaient à la secrétaire générale d'avoir minimisé l'importance dans les médias du mandat adopté à majorité le 10 octobre dernier.

La délégation de l'ADEPUM a été déçue par le rejet de la motion de blâme concernant Mireille Mercier-Roy. *« Il nous semblait assez clair que l'attitude de la secrétaire générale dans le dossier de la démission de Guy Breton avait été, du moins, à contre-courant de ses mandats sinon absolument anti-stratégique »*, ajoute le vice-président. Cette motion a été rejetée à majorité.

TIFFANY HAMELIN

* Rabais applicable sur les produits disponibles en magasin seulement.

Le budget sur Facebook

Une version simplifiée du budget de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM) se retrouve pour la première fois en libre consultation sur Facebook. Habituellement consultable par les membres de la FAÉCUM après une demande par courriel, ce document est maintenant accessible à tous.

C'est un groupe d'étudiants en histoire qui a mis en ligne, sur leur page Facebook, le document du budget aggloméré en libre service. Le budget aggloméré correspond à la version courte du budget annuel produit par le bureau exécutif de la Fédération, dans lequel seuls quelques détails sur les revenus et les dépenses sont indiqués.

Cela est contraire à la politique d'accessibilité de l'information (PAI) de la Fédération. La PAI n'autorise que les membres à avoir accès à ce document, et ce, après une demande par courriel au coordonnateur aux affaires universitaires, Mychel Pineault. *« La publication du budget aggloméré sur Facebook peut être un certain problème dans le règlement »,* répond l'attaché politique de la Fédération, Alexandre Ducharme.

Les discussions sur le financement se font à huis clos dans les instances de la Fédération. *« Nous ne voulons pas que nos ennemis connaissent l'état de nos finances »,* ironise le coordonnateur aux communications de l'Association des étudiants en philosophie (ADEPUM), Frédérik Fortin. La compréhension des finances est assez nébuleuse, et c'est une *« difficulté pour les membres de s'y retrouver, vu qu'ils ne peuvent pas savoir avec précision comment le budget est réparti entre les éléments des différentes sections »,* déplore-t-il. Les membres de la FAÉCUM peuvent également consulter, sur rendez-vous au local de la Fédération, le budget complet, mais également en huis clos.

« Nous avons récemment pris une position par rapport à la transparence de la FAÉCUM, ajoute la coordonnatrice aux affaires externes de l'Association des étudiants en histoire (AEHUM), Héloïse Rondeau-Geoffrion. *Il est important de donner le budget à nos membres pour savoir où leurs cotisations vont. »* C'est dans un souci d'équité qu'elle a donc mis en ligne le document. *« Nous essayons de nous battre pour sortir de ces huis clos et pour donner le plus de transparence à nos membres »*, complète-t-elle.

De nombreuses demandes de modification de la PAI ont déjà été faites lors des conseils centraux. Des étudiants de l'UdeM avaient rédigé un manifeste intitulé *Pour une fédération plus transparente*. Ils demandaient une modification des règlements de la PAI, comprenant une catégorie *« disponible à tous sur internet »*.

Les 35 signataires espéraient que les propositions faites contribueraient à *« assumer la légitimité démocratique de la Fédération »*. Les budgets des associations étudiantes des universités McGill et Concordia sont, quant à eux, disponibles à tout le monde et au complet sur internet.

MARION PORTENGUEN

Les mots de la révolte

Grève, boycott, carré rouge, casserole, printemps érable, gratuité scolaire : ces mots ont marqué le conflit étudiant. Alors qu'un collectif de 98 auteurs vient de publier le *Dictionnaire de la révolte étudiante*, retour sur les mots qui ont exprimé les maux de la cause étudiante.

Si le conflit étudiant a suscité des affrontements d'idées et d'arguments, il s'est également cristallisé sur le plan du langage. Ce qui fait dire à l'économiste Ianik Marcil, qui a contribué au dictionnaire (voir encadré), que le langage a joué un *« rôle majeur »* lors de la grève étudiante. *« Le vocabulaire devient un outil de* marketing *ou de propagande dans le jeu médiatique et politique »,* souligne-t-il.

Grève ou boycott ? La lutte que le mouvement étudiant et que le gouvernement ont livré autour de ces deux termes montre la puissance des mots. *« La plus importante des guerres de mots a été celle entre boycott et grève, tout le monde a joué avec les mots »,* précise M. Marcil. Pour la codirectrice du collectif qui a rédigé le dictionnaire, Mariève Isabel, *« le gouvernement a cherché à discréditer les étudiants et à leur enlever de la légitimité en parlant de boycott plutôt que de grève alors même qu'il a toujours parlé de grève dans le passé ».*

Le rhétoricien et professeur à l'Université de Carleton, Stuart J. Murray, explique les réticences à utiliser le mot « grève ». *« Les étudiants n'ont pas le droit à la grève, les étudiants ne sont pas des ouvriers, mais voulaient quand même contester les conditions de leur travail. Utiliser le mot grève est donc un détournement de sens efficace »,* affirme-t-il.

Le gouvernement n'a pas été le seul à jouer sur les mots. *« On a vu à certains moments que les étudiants parlaient une langue qui a eu pour effet de déstabiliser le langage néolibéral et corporatiste »,* affirme M. Murray. Les étudiants ont, par exemple, utilisé le terme de *«gratuité scolaire»*. Un mot qui gêne M. Marcil. *« Quand on parle de gratuité scolaire, ça chicote l'économiste en moi, car ce n'est pas gratuit. L'argent vient de quelque part,* explique-t-il. *Il faudrait parler d'accessibilité sans frais ou d'accessibilité universelle. »*

Exagérations

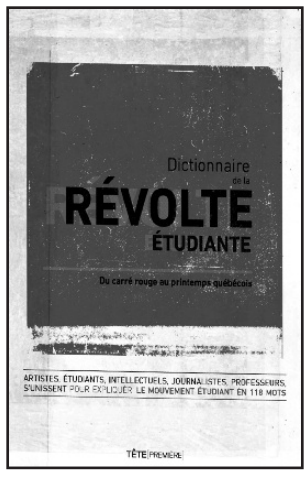
Au-delà du choix même des mots, leur sens a également été exagéré. *« Plusieurs mots ont été utilisés comme des armes particulièrement par l'un des deux côtés* [le gouvernement] *»,* estime le chroniqueur de *La Presse*, Marc Cassivi. Celui qui a rédigé la définition de l'article « intimidation » dans le dictionnaire soutient que le gouvernement libéral a employé ce terme beaucoup trop librement. *« Il y avait certainement une exagération quand la ministre de la Culture, de Communications et de la Condition féminine Christine St-Pierre, a affirmé que porter un carré rouge était une forme d'intimidation, et que ceux qui le faisaient étaient anarchistes ou extrémistes »,* pense-t-il. Mais le gouvernement ne serait pas l'unique coupable. *« Il y a aussi eu des accusations de fascisme à l'égard du gouvernement »,* tempère le chroniqueur.

Les mots n'ont pas seulement servi à diviser. *« Ils ont eu un effet rassembleur très positif parmi les étudiants,* affirme Mme Isabel. *Nous avons présenté les choses comme un projet collectif, ce ne sont pas juste des mots, ce sont des concepts. Il y a maintenant énormément de symbolique associée à des termes comme casseroles, "casserolistes" et "casseroleurs". »*

Le mouvement étudiant franco-québécois s'est approprié un vaste vocabulaire, mais il a été difficile de le traduire en anglais tout en maintenant le même impact. Ce constat expliquerait la motivation moins élevée des étudiants des universités McGill et Concordia et dans le reste du Canada. *« Des termes comme printemps érable, carré rouge ou casserole n'ont pas le même sens en anglais. Traduire des mots c'est aussi traduire des idées, ainsi* Maple Spring *et* Red Square *n'ont pas la même signification en anglais »,* explique Mme Isabel.

Une position que nuance M. Murray. *« Les différences entre les deux solitudes sont aussi sociologiques, culturelles et historiques. Elles portent sur la langue, elles s'expriment dans la langue, mais elles ne naissent pas du langage tout simplement »,* assure-t-il. Il considère donc qu'il faut faire attention à ne pas « essentialiser » ou « naturaliser » les différences entre deux peuples, comme si ces différences étaient naturellement issues d'une différence linguistique.

ÉRIC DEGUIRE



Dictionnaire de la révolte étudiante, sous la direction de Mariève Isabel et Laurence-Aurélie Théroux-Marcotte, éditions Tête première, 18,95 $.

LE PRINTEMPS ÉRABLE EN DÉFINITIONS

118 termes caractéristiques du soulèvement étudiant définis par 98 auteurs, c'est ce que propose le *Dictionnaire de la révolte étudiante*. Un ouvrage collectif qui est né de la volonté d'apporter des éclaircissements sur des mots emblématiques du printemps 2012. Parmi ces termes, *« grève, boycott, loi 78, entente de principe, droite, gauche, négociation, judiciarisation, idéologie »,* cite la codirectrice du dictionnaire, Mariève Isabel. *« Le dictionnaire cherche à renverser la vapeur, car, pendant la grève, les sens de plusieurs mots ont été réinventés »,* affirme l'économiste Ianik Marcil, qui y a contribué.

Oscillant entre un ton parfois sérieux et parfois humoristique, le dictionnaire est résolument engagé. *« C'est un livre qui prend position pour les carrés rouges et nous avons choisi des contributeurs en conséquence »,* dit-elle. Un travail qui, pour Mme Isabel, ne doit pas être réduit à son parti pris. *« Nous avons voulu réfléchir au sens des mots »,* assure-t-elle. Elle tient d'ailleurs à souligner l'apport diversifié des contributeurs. *« Parmi les 98 auteurs, il y a 24 étudiants, 24 professeurs, des journalistes, un avocat, un médecin. »*

Planète Poutine et Cie.
51 Rachel Ouest (coin Clark)
Montréal, QC, H2W 1G2
514-439-5496
Plus de 20 sortes de poutines gourmets!
Livraison GRATUITE
Ouvert tard le vendredi et samedi (jusqu'à 4h00am)
www.planetepoutine.com

Étudiant recherché à la maîtrise en géographie

«Les structures de pierres préhistoriques du Québec»

- Baccalauréat en géographie, avec des bases solides en géomorphologie et en géomatique
- Intérêt pour l'anthropologie, la préhistoire ou l'archéologie
- Soutien financier de 12 000$/an sur deux ans ou un complément de bourse
- Début du projet : janvier ou septembre 2013

UQAR

RENSEIGNEMENTS
Manon_Savard@uqar.ca
www.uqar.ca/geographie

Des solutions au béton ?

Construire de nouveaux campus est-il le seul remède au manque d'espace des universités ? Si des universités comme l'UdeM se lancent dans des grands projets de construction, l'utilisation effrénée du béton n'est pourtant pas la seule option possible.

La multiplication des nouveaux pavillons universitaires et des campus satellites, comme celui de Laval ou le futur campus d'Outremont pour l'UdeM, a été décriée durant le « printemps érable » étudiant. Le professeur de sociologie à l'UdeM Jacques Hamel s'inquiète de cette fragmentation des universités qui *« disperse la population étudiante »* et nuit à *« l'esprit de campus »*, à un coût considérable. Entre 1997 et 2007, les dépenses d'immobilisation des universités québécoises sont passées de 333 millions de dollars à 691 millions, soit une augmentation de 108 %. *« En sciences sociales, on n'a même pas d'argent pour faire de la recherche »*, s'indigne M. Hamel. Il doute de la pertinence de tous les investissements immobiliers.

« Je ne suis pas convaincu que les universités ont des idées de grandeur », nuance de son côté le professeur à l'Institut d'urbanisme de l'UdeM, Paul Lewis. *« Si on élimine l'îlot Voyageur, je ne connais pas d'autres grands projets immobiliers carburant à l'argent. »* Il considère que les universités québécoises font face à un problème pressant de quantité et de qualité d'espace.

Modèle anglo-saxon

Mais si le *boom* de constructions de grande ampleur est nécessaire aux yeux de M. Lewis, il déplore tout de même que le patrimoine bâti soit négligé. *« On retarde des travaux qui n'apparaissent pas majeurs. On finit par les faire quand on n'a pas le choix »*, explique-t-il. Les universités reçoivent de l'argent d'un côté pour leur fonctionnement et de l'autre pour les nouvelles constructions.

Pour le professeur de l'École d'architecture de l'UdeM et spécialiste en architecture et en patrimoine urbain Jean-Claude Marsan, la solution réside dans le modèle anglo-saxon d'expansion des universités, qui intègre selon lui un respect fondamental du patrimoine. *« Il faut éviter la délocalisation continuelle ! »*, s'exclame-t-il.

À la manière du Massachussets Institute of Technology (MIT), M. Marsan croit que l'agrandissement des universités devrait se faire à même leur site actuel. *« On est dans l'ère du développement durable. Cela se traduit par une densification et une meilleure utilisation des lieux »*, explique-t-il.

« Allez voir le campus de l'Université McGill, suggère M. Marsan. *Ils sont dans l'arrondissement naturel et historique du mont Royal. Ils préservent la nature, le patrimoine et font des pavillons qui sont remarquables. »*

À l'UdeM, le refus de s'atteler à développer le campus de la montagne et à préserver son intégrité par la conservation du 1420 Mont-Royal témoigne pour lui d'un comportement *« complètement arriéré »*.

Il croit que l'ajout de pavillons supplémentaires sur la montagne pourrait très bien se faire tout en y accroissant les espaces verts. *« L'UdeM a hérité du plan directeur La Haye des années 1960-70* [...] *dans lequel il y a une énorme perte d'espace et beaucoup de voies de voitures »*, détaille-t-il.

PHOTO : BLOG STORY / FLICKR.COM

Une plus grande collaboration entre les universités pourrait être bénéfique selon le professeur de sociologie à l'UdeM, Jacques Hamel. L'Observatoire du Mont-Mégantic est un bel exemple de collaboration entre l'UdeM, McGill et l'Université Laval.

L'élimination de la voiture sur le campus, le verdissement du chemin de la rampe et l'agrandissement du pavillon Lassonde sont pour lui des scénarios qui n'ont jamais été vraiment considérés par le rectorat.

Collaboration

M. Hamel pourfend également l'attrait de construire du neuf au détriment de la conservation du patrimoine. *« Les universités sont devenues des entreprises qui se font concurrence pour accaparer la plus large partie du marché »*, soutient-il.

Comme les universités des pays européens, il pense qu'une plus grande collaboration entre les universités québécoises pourrait être bénéfique pour tous. Des efforts existent, comme l'observatoire du Mont-Mégantic, partagé par l'UdeM, McGill et l'Université Laval, mais ils demeurent insuffisants pour M. Hamel.

« Celui qui peut imposer des projets de collaboration entre les universités, c'est le ministère de l'Éducation », renchérit M. Lewis, qui souligne le rôle de vérificateur qui doit être exercé par le Ministère.

« Peut-être que les universités n'ont pas toujours manifesté [assez de prudence] », dit-il, en insistant cependant sur l'essor récent des universités dans l'économie du savoir actuelle. *« Mais s'il y a une dérive, c'est d'abord celle du gouvernement. C'est plus cela qui m'inquiète. »*, tranche-t-il.

OLIVIER SIMARD-HANLEY

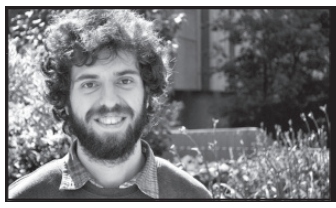
UdeM
Faculté de l'éducation permanente

COURS D'ANGLAIS

- Business English: Oral Communication
- Business Writing
- English Communication Skills – *aussi offert au Campus de Laval*
- Reading and Writing
- Scientific and Technical Writing
- Writing Workshop

HIVER 2013
TEST DE CLASSEMENT OBLIGATOIRE
514 343.6090 www.fep.umontreal.ca/anglais

Université de Montréal



Mychel Pineault
coordonnateur aux affaires universitaires
universitaire@faecum.qc.ca

Les étudiants en situation de handicap à l'Université de Montréal

Au cours des dernières années, suite à des avancées notables au niveau de la compréhension des handicaps, l'accès à l'éducation postsecondaire a été amélioré pour les populations étudiantes en situation de handicap. Ce fait est vérifié par l'augmentation soutenue du nombre d'étudiants en situation de handicap (ESH) au sein des établissements postsecondaires. Cette hausse s'est principalement concrétisée dans quatre catégories de handicaps que l'on classe généralement sous l'appellation « émergent » : les troubles d'apprentissage (TA ; ex : dyslexie, dysorthographie, etc.), les troubles de déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDA/H), les troubles envahissants du développement (TED ; ex : syndrome d'Asperger, syndrome de Rett, autisme, etc.) et les troubles de santé mentale (TSM ; ex : anxiété chronique).

À l'Université de Montréal, l'unité responsable de déterminer les accommodements à offrir aux étudiants et d'offrir des services de soutien est intégrée aux Services aux étudiants (SAÉ) et se nomme le Soutien aux étudiants en situation de handicap (SESH). Que ce soit pour une simple consultation ou pour obtenir un accommodement pour un examen, le SESH est la ressource à utiliser. Étant donné la hausse très forte de la demande, il sera très important, dans un avenir rapproché, que les ressources du SESH soient augmentées. C'est pourquoi la FAÉCUM travaillera à l'obtention d'enveloppes bonifiées du ministère pour un tel service. Le Bureau de l'aide financière (BAF) peut également, en collaboration avec le SESH, s'avérer une ressource importante pour les ESH qui ont des besoins financiers. En effet, certaines mesures sont incluses dans le programme d'aide financière aux études (AFE) pour les ESH. Ces mesures sont variées et permettent, par exemple, la conversion des prêts en bourses, des allocations pour besoins particuliers ou de considérer l'étudiant comme étant réputé à temps plein (permet à un étudiant inscrit à moins de 12 crédits pour un trimestre d'être reconnu comme inscrit à temps plein). Malheureusement, comme les handicaps émergents ne sont pas reconnus officiellement par l'AFE, le processus pour l'obtention de ce soutien financier est ardu et implique une procédure nouvelle pour chaque nouveau cas.

Évidemment, la FAÉCUM travaillera à obtenir, pour les ESH émergents, une meilleure reconnaissance de leurs besoins et à la simplification de la procédure afin d'obtenir une aide particulière de l'AFE. Pour plus d'information, veuillez communiquer avec le coordonnateur aux affaires universitaires, Mychel Pineault, à universitaire@faecum.qc.ca.

Pour plus d'information, veuillez consulter les liens suivants :

Bureau de soutien aux étudiants en situation de handicap:
http://www.bsesh.umontreal.ca/index.htm

Bureau d'aide financière de l'UdeM :
http://www.baf.umontreal.ca/

Aide financière aux études - site gouvernemental :
http://www.afe.gouv.qc.ca/fr/autresProgrammes/allocationsBesoinsAdultes.asp

Dominique Baril-Tremblay
coordonnatrice aux affaires académiques de cycle supérieur
acadcs@faecum.qc.ca

Permettre à tous les étudiants de compléter leurs études supérieures : une priorité!

Une partie importante des étudiants des cycles supérieurs ont de faibles revenus. Une étude menée par la Fédération étudiante universitaire du Québec en 2007 estimait leur revenu moyen à 24 000 $. Plusieurs doivent donc, afin de subvenir à leurs besoins, travailler un nombre important d'heures sans que leur travail soit relié à leur domaine d'études, ou s'endetter. Cela a un impact certain sur la durée des études et l'attrition. C'est pourquoi la FAÉCUM demande depuis plusieurs années un engagement de la part de l'Institution dans le financement des étudiants des cycles supérieurs, afin de favoriser l'obtention de leur diplôme, et ce, dans des temps raisonnables. Elle travaille donc à l'implantation de politiques de financement intégré dans toutes les unités de l'Université de Montréal.

Le financement intégré des étudiants aux cycles supérieurs est une solution visant à améliorer leur situation économique. Il consiste à garantir un revenu minimal à chaque étudiant en combinant efficacement différentes sources de financement : bourses internes et externes (organismes subventionnaires), auxiliariats d'enseignement et de recherche, charges de cours, fonds de recherche, etc.

À l'Université de Montréal, la Faculté des études supérieures et postdoctorales (FESP) reconnaît que « le support financier aux étudiants est une composante déterminante de la durée des études et de leur aboutissement » et endosse la notion de financement intégré. De même, la direction de l'Université de Montréal reconnaît également le principe du financement intégré et vise à augmenter le soutien financier aux étudiants des cycles supérieurs. Dans leur recherche de donateurs pour la Grande campagne de financement, l'Université a d'ailleurs inclus le financement intégré dans les projets nécessitant un financement externe.

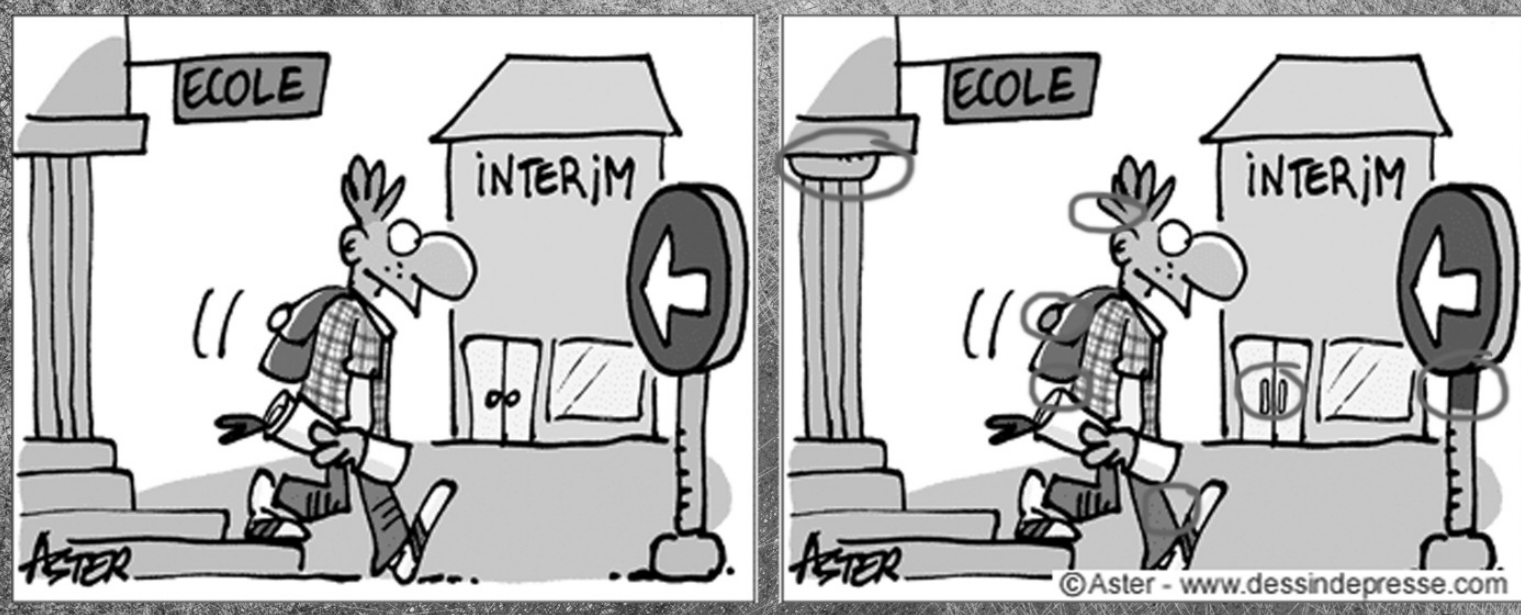
Malgré la bonne volonté de l'Université, le financement intégré n'est toujours pas appliqué à grande échelle à l'Université de Montréal, par manque de ressources financières, ou du moins par manque d'agencement efficace de celles-ci. Quelques unités académiques ont adopté des politiques locales de financement intégré, mais ces dernières manquent d'uniformité. L'objectif à long terme de la Fédération est d'obtenir une généralisation sur tout le campus du financement intégré pour les étudiants des cycles supérieurs.

Il reste maintenant à passer du discours à l'action. Si l'Université de Montréal se montre favorable en principe au projet, il faut surtout qu'elle pose des gestes en ce sens : prioriser le financement des étudiants, c'est notamment augmenter le nombre de bourses institutionnelles, augmenter le nombre de postes d'auxiliaires d'enseignement et de recherche, augmenter le nombre de charges de cours réservées aux étudiants et mieux outiller ses étudiants et ses professeurs pour obtenir des bourses et des fonds de recherche. La Fédération travaillera encore cette année, en collaboration avec les associations étudiantes, à obtenir des unités des politiques claires de financement des étudiants des cycles supérieurs, et elle continuera son travail auprès du rectorat et de la FESP afin de concrétiser le projet d'implantation du financement intégré pan-campus. Les associations étudiantes peuvent également contribuer à l'avancement du financement intégré en incitant leur département, leur école ou leur faculté à adopter une politique de financement intégré des étudiants des cycles supérieurs. Les associations étudiantes sont les mieux placées pour obtenir une politique au sein de leur unité : n'hésitez donc pas à aller rencontrer vos représentants étudiants, ou même à vous impliquer au sein de votre association étudiante, pour faire avancer le dossier du financement intégré !

Pour plus d'information, contactez votre association étudiante ou la Coordonnatrice aux affaires académiques de cycles supérieurs, Dominique Baril-Tremblay, à l'adresse acadcs@faecum.qc.ca.

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

PLAGIAT



Malgré les sept différences, l'image est la même...

En faites-vous sans le savoir ?

Connaissez-vous les sanctions ?

Testez vos connaissances à l'aide d'un quiz au

www.integrite.umontreal.ca

Consultez-y des guides méthodologiques
et trouvez-y des réponses à toutes vos autres
questions !

FAÉCUM
FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS
ÉTUDIANTES DU CAMPUS
DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

3200, rue Jean-Brillant, local B-1265, Montréal (Québec) H3T 1N8 • www.faecum.qc.ca • Téléphone : 514-343-5947 • Télécopieur : 514-343-7690 • Courriel : info@faecum.qc.ca

Manifestations sur le campus

PHOTOS : PASCAL DUMONT

Près de 200 étudiants ont manifesté sous la bannière de la Fédération des associations étudiante du campus de l'UdeM (FAÉCUM) pour exiger la démission du recteur Guy Breton le 27 novembre dernier.

La sécurité de l'UdeM filme les manifestants lors de la manifestation du 27 novembre.

Le 22 novembre, le Regroupement des universitaires en sciences et humanités (RUSH) organisait sa propre manifestation contre la marchandisation de l'éducation.

La secrétaire générale de la FAÉCUM, Mireille Mercier-Roy, observe la manifestation du 27 novembre dernier.

La gratuité scolaire : un choix rentable

La gratuité scolaire n'est pas une *« lubie de gauchiste »* affirme sans détour le chef d'Option nationale, Jean-Martin Aussant. Avant sa conférence sur l'éducation du 26 novembre à l'UdeM, l'économiste s'est entretenu au téléphone avec *Quartier Libre* pour faire valoir sa vision de la gratuité scolaire dans le contexte québécois.

La gratuité scolaire, Jean-Martin Aussant y a toujours cru. *« J'ai toujours trouvé que mettre une barrière économique aux études n'était pas une bonne idée. »* Il croit non seulement au principe, mais aussi à la rentabilité de la gratuité sur tous les plans, notamment au niveau économique. *« Les cerveaux, ce sont des ressources renouvelables*, explique-t-il. *Il faut investir massivement dans l'éducation. L'éducation stimule l'innovation et la productivité. »*

M. Aussant ajoute que la gratuité est également rentable sur le plan fiscal si les étudiants ne tardent pas trop à terminer leur formation universitaire. *« Un étudiant qui finit son baccalauréat gagne en moyenne 700 000 dollars de plus durant sa vie qu'un citoyen sans formation universitaire*, précise-t-il. *Puisqu'au Québec, nous avons une forme d'imposition progressive sur le revenu, c'est plus de revenus pour l'État. »*

Une autre vertu de la gratuité serait qu'elle rend le tissu social plus sain. *« Une société plus éduquée est plus en santé, mieux conscientisée, et ses citoyens commettent moins de crimes. »* Il s'agit donc d'une sorte de triangle où les facteurs éducation, sécurité publique et santé s'alimentent positivement.

Malgré ces avantages économiques et sociaux, l'idée de la gratuité scolaire se heurte à des obstacles idéologiques pour M. Aussant. Il déplore le manque de rigueur des acteurs politiques qui s'appuient sur des jugements de valeur plutôt que sur des faits. Il a déjà demandé à Line Beauchamp, alors ministre de l'Éducation, sur quelle étude elle se basait pour conclure que hausser les frais de scolarité était la meilleure solution pour financer les universités. *« Elle m'a répondu candidement qu'elle n'avait en main aucune étude qui le prouvait. Le gouvernement doit s'appuyer sur des faits et non sur une idéologie »*, s'exclame-t-il.

Jean-Martin Aussant a fait la promotion des avantages de la gratuité scolaire aux étudiants de l'UdeM le 26 novembre.

PHOTO : PASCAL DUMONT

Pour faire valoir la gratuité, il pense donc qu'il faut passer outre les préjugés véhiculés sur elle. *« C'est une question de colonne vertébrale politique »*, affirme-t-il. Ceux qui répètent dans les médias que la gratuité est une « lubie de gauchiste » sont ce qu'il appelle les *« chroniqueux »*. *« Ils sont payés pour véhiculer cette opinion-là. Ce ne sont pas des économistes sérieux. Ils ne s'appuient sur aucun fait. »*

Pistes de financement

Pour contrer l'argument selon lequel la gratuité scolaire coûterait trop cher, l'économiste de formation propose donc des solutions concrètes pour dégager les sommes nécessaires.

M. Aussant considère pouvoir économiser sur l'administration des impôts. Il avance que produire deux déclarations de revenus, une fédérale et l'autre provinciale, coûte 500 millions de dollars par année au gouvernement québécois. *« C'est du gaspillage sur le plan de l'efficacité administrative,* s'indigne-t-il. *Une seule déclaration de revenus nous permettrait de dégager des sommes pouvant financer en partie la gratuité. »*

L'administration des dépenses en médicaments pourrait constituer une autre piste de financement pour la gratuité scolaire. *« On économiserait un à deux milliards de dollars en créant Pharma Québec* [société publique fictive qui s'occuperait de l'administration des médicaments au Québec], *soit amplement assez pour financer la gratuité scolaire en totalité »*, énonce-t-il.

Selon Option nationale et Québec solidaire, la création de cette société publique permettrait de freiner l'explosion des coûts des médicaments au Québec. D'après les chiffres de l'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS), réaliser la gratuité scolaire de la maternelle à l'université coûterait 750 millions de dollars.

Il trouve inacceptable qu'aujourd'hui encore des étudiants écourtent leur cheminement scolaire en raison de problèmes financiers. *« Le Québec devrait s'inspirer des pays scandinaves, qui ont mis en pratique la gratuité scolaire, pour résoudre ce problème »*, juge-t-il, estimant les pays scandinaves comparables au Québec sur les plans économique et démographique.

Calme depuis le début de l'entrevue, M. Aussant hausse le ton lorsqu'on lui demande si le fait de rendre l'éducation gratuite amènera des citoyens à abuser du système. *« Les droitistes qui disent qu'on abusera forcément d'un service public, s'il est gratuit, me font sursauter*, dit-il. *Est-ce qu'on fait exprès de se couper un bras parce que les soins sont gratuits ? Franchement ! »* L'économiste concède toutefois que les services éducatifs sont conditionnels à une contribution par l'impôt par la suite, car *« ces services, ils se méritent »*.

CHRISTOPHE PERRON-MARTEL

AUSSANT ATTIRE LES ÉTUDIANTS

C'est devant environ 200 étudiants de l'UdeM que le chef d'Option Nationale, Jean-Martin Aussant s'est exprimé sur l'éducation.

Il a plaidé pour le principe de gratuité scolaire et s'est prononcé contre le financement des écoles privées par de l'argent public et pour le rétablissement d'un équilibre entre les réseaux francophone et anglophone. Il considère que ce dernier est surfinancé. Il a également affirmé que les immigrants devaient être incités à scolariser leurs enfants dans des écoles francophones pour garantir la pérennité de la langue française en Amérique du Nord. *« Ce serait triste que le Québec devienne une Louisiane ou un bayou de cette sorte »* a-t-il a déclaré.

M. Aussant a terminé son allocution en défendant les commissions scolaires qui continueront d'exister, selon lui, qu'elles soient abolies ou non. *« Si les commissions étaient supprimées, elles se recréeraient car les écoles seraient amenées à se regrouper pour faire des économies »* a-t-il estimé.

La conférence était organisée par l'Association des étudiants et étudiantes en enseignement au secondaire de l'UdeM (AÉÉSUM). (Fanny Bourel)

La confiance peut être mauvaise conseillère

Nous avons de la difficulté à estimer nos chances de réussite dans nos études, selon le professeur d'économie à Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Louis Lévy-Garboua. Il a présenté, le 15 novembre dernier, les résultats d'un jeu éducatif (voir encadré) qu'il a conçu.

***Quartier Libre*: Qu'avez-vous découvert à propos de la confiance des élèves ?**

Louis Lévy-Garboua : Nous avons pu évaluer la confiance en soi des élèves pendant le jeu. On ne naît pas confiant, on le devient en fonction de ce qu'on arrive à faire. Nous avons observé que les gens tendent à sous-estimer leur capacité à réussir une tâche facile. Par contre, les élèves vont surestimer leurs performances pour les tâches plus difficiles. De plus, nous nous sommes rendu compte que les gens ne connaissaient pas ou connaissaient mal leur capacité à accomplir une tâche. Le résultat est donc paradoxal : plus de choix peut être pire que moins de choix.

***Q. L.* : Devrait-on enlever le choix de carrière aux étudiants ?**

L. L.-G. : C'est envisagé dans certains pays. En Belgique, à cause du manque de place, on assigne les gens aux études supérieures en partie au hasard. Je ne suis pas certain de vouloir que le destin de mon fils ou de ma fille soit déterminé par le simple hasard. Je n'en tire pas de conclusion politique. Le système que je préconiserais après cette étude serait un système avec des ruptures moins brutales dans le niveau d'enseignement. Cela donne de meilleurs résultats qu'un système avec des choix très clairs.

« La compétition engendre de moins bons résultats qu'un système qui laisse plus de place aux individus pour s'affirmer. »

LOUIS LÉVY-GARBOUA
Professeur d'économie
à Paris 1 Panthéon-Sorbonne

***Q. L.* : Croyez-vous que s'il y avait moins de compétition, plus de gens réussiraient à votre jeu ?**

L. L.-G. : Il faut observer ces résultats avec beaucoup de prudence. Nous espérons avoir bien décrit un système d'enseignement. La compétition précoce qui conduit à l'élimination hâtive de plusieurs participants est un peu dangereuse. La compétition engendre de moins bons résultats qu'un système qui laisse un plus de place aux individus pour s'affirmer et démontrer leurs véritables aptitudes. On se rend compte que certains élèves deviennent motivés et se mettent à fournir des efforts à partir du moment où ils ont trouvé leur voie. Il me semble qu'en France et dans d'autres pays, on se sert de la compétition précoce un peu trop souvent. De plus, les femmes n'aiment pas la compétition. Les femmes réussissent aussi bien que les hommes dans un système non compétitif.

VINCENT ALLAIRE

EN QUOI CONSISTE LE JEU ÉDUCATIF ?

Le jeu simule le parcours scolaire d'étudiants du primaire à l'université. Chaque année d'études correspond à un niveau. À chaque niveau, l'étudiant doit résoudre des anagrammes de six lettres. Il a 8 minutes pour résoudre au moins 2/3 des anagrammes présentées et passer au niveau suivant.

Les neuf premiers niveaux correspondent au primaire et au début du secondaire. C'est le tronc commun. Six anagrammes sont présentées par niveau.

Ensuite, il y a deux façons de compléter les six derniers niveaux. Ces niveaux représentent la fin du secondaire, le cégep et le début de l'université. Le parcours général où le nombre d'anagrammes présentées monte à dix et reste stable. Le parcours technique est plus facile au début (8 anagrammes), mais la fin devient plus ardue (12 anagrammes).

VOX POP

Certains étudiants ont tendance à surestimer leurs capacités en matière d'études universitaires. Les étudiants de 1er cycle de l'UdeM pensent-ils pouvoir aller jusqu'au bout de leurs études ?

par THOMAS ETHIER

ÉMY BOURDAGES
Démographie et géographie

J'étais très inquiète en commençant le baccalauréat cet automne, je me demandais si ça allait être plus dur que le cégep. Finalement, certains cours sont vraiment plus faciles, le niveau de recherche n'est pas trop élevé pour l'instant. Je suis assez confiante pour la suite. Certains troubles de l'apprentissage me limitent, mais j'ai les outils qui me permettent d'avancer.

TAHIA WAN
Coopération internationale

Je suis étudiante étrangère et les stages sont offerts en priorité aux Canadiens résidents permanents, alors je suis un peu inquiète. Le stage est obligatoire, tout dépend donc de mon statut. Par contre, je continue à avancer dans ce programme. Je suis dans une bonne université et je reste confiante.

FRANÇOIS-JULIEN CÔTÉ-REMY
Philosophie

Je n'ai aucun doute quant au fait de bien terminer mes études. Mes notes sont bonnes et en constante augmentation. Je ne vois pas pourquoi je n'atteindrais pas mon objectif. Mes notes étaient assez ordinaires lors de ma première session en 2010. Je ne réalisais pas encore la différence entre le cégep et l'université. J'ai toujours eu confiance en moi, mais aujourd'hui, je suis encore plus conscient de la tâche à accomplir.

PHOTOS : THOMAS ETHIER

YASMINE BENABED
Chimie

J'aime la chimie donc je suis sûre de finir mon baccalauréat. Je suis aussi beaucoup plus confiante aujourd'hui qu'avant. J'ai eu une première session assez catastrophique. J'étais avant dans un lycée en France et ce n'est pas du tout le même système et les mêmes méthodes de travail. Mais depuis le printemps dernier, j'ai fini par prendre le rythme. Je me suis inspirée des Québécois !

Fini Gentilly-2, fini la recherche en génie nucléaire ?

La fermeture de la centrale nucléaire de Gentilly-2 a des répercussions à l'École polytechnique : Hydro-Québec met fin à 24 années de financement de la recherche en génie nucléaire. L'avenir de la recherche en génie nucléaire à la Polytechnique est même remis en question.

Le titulaire de la chaire industrielle Hydro-Québec en génie nucléaire, Jean Koclas, a reçu une mauvaise nouvelle en juin dernier par courriel. Hydro-Québec l'informait qu'à moins que le gouvernement du Québec décide de laisser la centrale nucléaire ouverte, le versement des fonds à sa chaire cesserait dès l'année prochaine. L'annonce officielle de la fermeture de Gentilly-2 en octobre a confirmé la nouvelle (voir encadré).

Le dernier versement à la chaire, une somme de 300 000 $ octroyée par Hydro-Québec, remonte au 3 avril 2012. La première moitié de ce montant sert à payer le directeur de la chaire, Jean Koclas, et l'autre les six à sept étudiants de cycles supérieurs.

M. Koclas a redirigé nos questions vers le directeur de l'Institut de génie nucléaire, Guy Marleau. *« C'est un choc global et important au sein l'Institut de génie nucléaire »*, commente M. Marleau. L'Institut de génie nucléaire existe depuis 1970 à l'École polytechnique. Huit professeurs et plus d'une trentaine d'étudiants diplômés y font de la recherche.

« L'Université ne finance pas la recherche, dit M. Marleau. *C'est le professeur qui a la responsabilité de trouver ses propres fonds de recherche. Quand* [les organismes subventionnaires] *enlèvent leur soutien, ça crée un manque »,* explique-t-il.

Le directeur de la recherche et de l'innovation à l'École polytechnique de Montréal, M. Gilles Savard, se fait rassurant. *« Ce n'est pas catastrophique,* dit-il. *Ça arrive que des chaires se terminent. Nous avons d'excellentes relations avec Hydro-Québec. »* La société d'État finance encore deux autres chaires à l'École polytechnique, une sur l'optimisation du réseau électrique et l'autre sur l'analyse du cycle de vie. L'Institut, quant à lui, bénéficie toujours du financement d'autres organismes, tels Énergie atomique du Canada limitée et Électricité de France.

« Le nucléaire n'est plus considéré comme une technologie utile pour le Québec. Ce sera difficile de recruter de nouveaux étudiants. »

ALAIN HÉBERT
Professeur à l'Institut de génie nucléaire de l'École polytechnique

M. Marleau dit comprendre le geste d'Hydro-Québec. *« Pourquoi continuerait-on à investir en génie nucléaire s'il n'y a plus de centrale ? »* s'interroge-t-il. La chaire existait depuis 1988. La centrale Gentilly était en activité depuis 1983.

Un autre professeur de l'Institut, Alain Hébert, va aussi dans ce sens. *« Le nucléaire n'est plus considéré comme une technologie utile pour le Québec*, explique-t-il. *Ce sera difficile de recruter de nouveaux étudiants. »*

À court terme, aucun étudiant n'est touché directement. *« Les professeurs tentent par tous les moyens de donner des fonds aux étudiants »*, dit M. Marleau.

PHOTO : AX / FLICKR.COM

Le fermeture de la centrale nucléaire Gentilly-2 a de lourdes conséquences sur la recherche en génie nucléaire à l'École polytechnique.

Les conséquences se font par contre sentir dès cette session. *« On n'accepte pas de nouveaux étudiants. Ça empêche le développement de la recherche »*, commente-t-il.

Un étudiant voulant conserver l'anonymat dit avoir rencontré un étudiant qui n'a pas pu être admis à la maîtrise, parce qu'il n'y avait plus d'argent pour de nouveaux étudiants. Il mentionne aussi que les professeurs n'embaucheront plus d'étudiants au doctorat à leur frais.

Quel avenir ?

L'avenir de l'Institut est même compromis. *« Ça paraît inévitable que l'Institut ferme*, explique M. Hébert. *Sans centrale nucléaire* [dans la province]*, on risque de disparaître à court ou à moyen terme. C'est 40 ans d'expertise qui risquent d'être perdue »,* dit-il.

Deux étudiants en première année de doctorat à l'Institut, Medhi et Raouafi, sont aussi inquiets pour le long terme. *« Où va-t-on travailler ? »,* se demande Medhi. Les deux doctorants ont manifesté en septembre afin de garder la centrale ouverte. *« J'aime le Québec, mais je vais choisir un autre pays pour travailler »,* reconnaît Raouafi, originaire de Tunisie.

Même M. Hébert se questionne. *« Je suis en train de me poser des questions sur mon avenir professionnel »,* avoue-t-il.

« Les perspectives d'emploi ont diminué, c'est assez évident », reconnaît M. Savard. Il demeure toutefois optimiste. *« Je ne crois pas que l'Institut disparaisse à moyen terme. Notre expertise est reconnue à travers le monde »*, explique-t-il. *« L'énergie nucléaire est là pour rester. J'y crois et je ne suis pas le seul »,* dit M. Savard.

« Dans le contexte actuel au Québec, on n'a plus notre nécessité pour Hydro-Québec, mais on a encore notre utilité au Canada », analyse M. Marleau. Avec la fermeture de Gentilly-2, il reste quatre centrales en activité dont trois en Ontario et une au Nouveau-Brunswick.

VINCENT ALLAIRE

3 AVRIL : Hydro-Québec verse 300 000 $ à la chaire industrielle Hydro-Québec en génie nucléaire.

FIN JUIN : Hydro-Québec suspend les futurs versements à la chaire.

4 SEPTEMBRE : Élection de Pauline Marois, qui a promis de fermer la centrale nucléaire de Gentilly-2.

3 OCTOBRE : Hydro-Québec annonce la fermeture définitive de Gentilly-2 à la fin 2012. La fermeture de la centrale s'échelonnera sur 50 ans et coûtera 1,8 milliard de dollars.

double pizza.ca
(514) 343•0•343
double pizza
100% Montréalais, Depuis 1991
Snowdon
5002 Chemin Queen Mary
Commandez 14 fois avec nous et recevrez $15 de rabais sur votre 15iem commande
Commandez En Ligne www.doublepizza.ca Livraison Gratuite à l'achat de 15$ et +

Corruption cherche chercheurs

Alors que les auditions de la Commission Charbonneau continuent de révéler l'ampleur du phénomène de corruption dans le secteur des travaux publics au Québec, la question de la corruption est paradoxalement peu étudiée par la recherche universitaire québécoise.

Le sujet de la corruption au Québec revient régulièrement à la une des journaux depuis les années 1970, mais peu souvent dans les revues universitaires. Alors les chercheurs québécois étudient-ils suffisamment cette question ? Non, répondent unanimement les universitaires interrogés. *« Personne ne travaille là-dessus »*, affirme le chercheur spécialisé en finances publiques locales à l'Institut de la recherche nationale scientifique (INRS), Pierre J. Hamel.

Un constat que partage le chercheur et directeur adjoint du Centre international de criminologie comparée de l'UdeM, Carlo Morselli. *« Une société moderne comme le Québec devrait avoir des spécialistes de la corruption, mais on ne les a pas »*, souligne celui qui regrette que le fait que trop peu de chercheurs travaillent sur le thème du crime organisé au Québec.

PHOTO : PASCAL DUMONT

La corruption est une question actuellement délaissée par les chercheurs québécois, mais les révélations de la Commission Charbonneau pourraient changer la donne.

« On ne peut pas s'installer devant un café italien pour faire remplir des questionnaires. Il faut aller parler aux gens et donc être prêt à perdre du temps. »

PIERRE J. HAMEL
Chercheur spécialisé en finances publiques locales à l'Institut de la recherche nationale scientifique (INRS)

Si les chercheurs publient peu de travaux en lien avec sur la corruption au Québec, ils se montrent plus prolifiques en ce qui concerne la situation dans les pays du Sud. *« Il est plus facile d'étudier la corruption en Afrique,* admet M. Hamel. *Reconnaître chez soi un problème de corruption est rare, c'est comme une presbytie. On voit mieux ce qui cloche chez le voisin. »*

La recherche sur la corruption ne relève pas d'un domaine particulier, mais pourtant, aucune discipline n'en a fait un thème de prédilection. *« Ce n'est pas un sujet très prisé des sciences politiques, sauf lorsqu'il s'agit d'étudier le clientélisme, ni des économistes, qui la voient comme une imperfection du marché gênante, ni de la sociologie politique, qui est peu développée,* explique M. Hamel. *Quant à la sociologie de l'État, elle ne va s'y intéresser que par le biais de la question des monopoles publics. »*

« C'est un thème sous-étudié par les philosophes politiques québécois, regrette le professeur de philosophie et membre du Centre de recherche en éthique de l'UdeM, Christian Nadeau. *Il pourrait y avoir beaucoup de travaux sur cette question, mais elle est encore trop concrète pour beaucoup de mes collègues. Je pense que l'on a tort. »*

Créativité et imagination

La question de la corruption constitue un objet d'étude difficile. *« Il existe peu de données empiriques. C'est un phénomène caché »* explique Marcelin Joanis, le professeur en économie à l'Université Sherbrooke et auteur d'une étude sur la collusion dans les marchés publics en construction. Or, *« pour être publié, il faut faire ce qu'on appelle de la "bonne recherche", c'est-à-dire de la recherche incluant des statistiques »*, précise M. Hamel.

« C'est compliqué de travailler sur la corruption, reconnaît M. Morselli. *Cela demande de la créativité et de l'imagination »*. Pour M. Hamel, étudier la corruption, c'est effectuer un travail d'enquête difficile et de longue haleine. *« On ne peut pas s'installer devant un café italien pour faire remplir des questionnaires,* explique-t-il. *Il faut aller parler aux gens autour d'un café ou d'une bière et donc être prêt à perdre du temps. »*

Une démarche compliquée par les exigences de la Commission éthique de la recherche, qui requiert que les personnes interrogées dans la rue remplissent un formulaire de consentement pour participer à des recherches. *« On est comme le chasseur qui avertit ses proies qu'il a un fusil mais qui dit : "faites comme si je n'étais pas là" »*, s'indigne celui qui a dû fouiller pour effectuer au début des années 1990 une sa recherche sur des cols bleus luttant contre les pratiques de collusion à Hull, entre 1968 et 1984.

Mais si les chercheurs préfèrent s'attaquer à des questions autres que la corruption, c'est également pour des raisons plus pragmatiques. *« Les cadres institutionnels étant différents d'une province à une autre, une expertise en corruption va être peu transférable*, raconte la professeure au Département d'études urbaines et touristiques de l'École des sciences de la gestion de l'UQAM, Danielle Pilette. *Les chercheurs veulent développer une expertise transférable pour pouvoir être mobiles professionnellement. »*

Espoir

Les révélations de la Commission Charbonneau offrent une opportunité de voir la recherche québécoise sur la corruption se développer. *« On peut penser que les travaux de la Commission vont générer des données qui vont permettre de faire avancer des recherches universitaires »*, estime M. Joanis.

M. Morselli croit aussi que plus de chercheurs vont désormais s'intéresser à la question. *« On travaille à l'envers, on attend que le problème se pose alors que le problème de la corruption nécessite une surveillance constante. Si on laisse aller, elle se réinstalle »* dénonce-t-il. Il ne souhaite pas pour autant voir affluer des chercheurs voulant certes étudier la corruption mais de manière partielle. *« Je préfère avoir un bon étudiant qui va effectuer un travail en profondeur et devenir un expert. »*

Mais susciter l'intérêt des chercheurs ne suffit pas. Pour M. Joanis, *« il faudrait plus de financement en matière de recherche de la part du gouvernement québécois »*.

Cependant, la recherche seule ne permettra pas de résoudre le problème de corruption selon M. Hamel *« On a tendance à surestimer l'influence de la recherche*, précise-il. *Tant qu'un mouvement politique organisé ne prendra pas les choses en main, cela ne changera pas. La question de la gratuité scolaire a été étudiée depuis longtemps, mais ce n'est qu'au printemps qu'elle a fait l'objet d'un vrai débat. »*

FANNY BOUREL

Polytechnique affectée par les révélations à la Commission Charbonneau

Dans le cadre de la Commission Charbonneau, deux anciens ingénieurs de la Ville de Montréal ont admis avoir accepté des pots-de-vin. Tous deux sont diplômés de l'École polytechnique. Autant les professeurs que les étudiants de Polytechnique expriment leur réprobation face à ces révélations et mettent en avant la primauté de l'éthique en ingénierie.

Témoignant face à l'honorable France Charbonneau cet automne, les ingénieurs à la retraite Gilles Surprenant et Luc Leclerc ont avoué avoir reçu des sommes d'argent de la part d'entrepreneurs en construction. Pour gonfler le prix estimé des travaux publics à Montréal, Surprenant et Leclerc ont reçu, respectivement, 700 000 $ et 500 000 $ en pots-de-vin au cours des années.

Rencontrés à Polytechnique, Frédéric Boivin et Kevin Leong, étudiants en génie électrique, partagent leur dégoût face à la corruption mise au jour par la Commission. *« C'est ridicule*, affirme M. Boivin. *Ces gestes vont entacher la profession d'ingénieur. »* La culture d'entreprise est, selon lui, malsaine de nos jours. Kevin Leong l'appuie. *« La corruption est devenue tellement présente. Si j'avais été à la place des deux ingénieurs, aurais-je dénoncé sur le champ ?* se questionne-t-il. *Je ne sais pas comment j'aurais réagi à une telle menace. »*

Manifestement interpellés par la question de l'éthique chez les ingénieurs, la Confédération pour le rayonnement étudiant en ingénierie du Québec (CREIQ) a publié en avril dernier une enquête réalisée auprès des étudiants en génie dans la province. Selon ce sondage, 84 % des répondants, avant même les révélations de Surprenant et de Leclerc, trouvaient les allégations de collusion nuisibles pour la réputation des ingénieurs. Président de la CREIQ et étudiant à Polytechnique, Bastien Mony atteste par contre que les étudiants considèrent plutôt l'administration publique comme corrompue et non les ingénieurs en général. Selon lui, l'éthique est une préoccupation beaucoup plus importante aujourd'hui qu'elle ne l'était dans les années 1970.

Cours d'éthique obligatoire

À Polytechnique, un cours d'éthique est donné depuis 12 ans à l'ensemble des futurs ingénieurs. *« Un code de déontologie, ça s'oublie, tous les professionnels sont à risque de déraper,* affirme le coordonateur de l'unité d'éthique de Polytechnique et professeur, Bernard Lapierre. *C'est pourquoi il fallait aller plus loin que la déontologie et former les jeunes à exercer leur jugement en toute circonstances. »*

Misant sur l'application d'un processus de prise de décision éthique à des problématiques réelles, le cours est généralement donné en 3e ou en 4e année de baccalauréat. À ce moment-là, les universitaires sont plus matures et conscients des enjeux de leur industrie, selon M. Lapierre.

Le président de la Confédération pour le rayonnement étudiant en ingénierie du Québec, Bastien Mory, atteste que les étudiants considèrent que l'administration publique est corrompue.

Deux étudiants de Polytechnique, Frédéric Boivin et Kevin Leong, ne savent pas ce qu'ils auraient fait à la place des ingénieurs.

PHOTOS : JASMINE JOLIN

Bien que satisfait de l'existence de cette formation, le président de la CREIQ déplore le fait que l'éthique soit circonscrite à un seul cours. *« Il faudrait aborder cette notion dans chacune de nos classes pour qu'elle fasse partie intégrante de la profession d'ingénieur,* ajoute-t-il. *Souvent, les étudiants qui font leur premier stage en entreprise n'ont aucune base en éthique encore. À leur premier contact avec le monde professionnel, ils devraient être plus préparés. »*

Cet avis fait d'ailleurs partie des recommandations faites au Comité des doyens en ingénierie du Québec dans le cadre de son enquête du printemps dernier. En réaction à la Commission Charbonneau, la CREIQ conseille également à l'Ordre des ingénieurs de rappeler aux étudiants les différentes démarches afin de dénoncer de manière sécuritaire un cas de pratique frauduleuse observée pendant leurs stages.

JASMINE JOLIN

En réaction à la polémique, l'Ordre des ingénieurs a créé lors de ces derniers mois un cours sur le professionnalisme obligatoire pour tous ses membres. Ce cours est suivi en ligne et un test sous forme de choix multiples à la fin doit être passé afin de vérifier les connaissances.

• Cinéma •

La chef de meute

À 24 ans, Chloé Robichaud a participé cette année à son troisième Festival de Cannes. Son court métrage *Chef de meute* est aujourd'hui présenté dans plusieurs salles du Québec. Portrait d'une cinéaste qui réalise actuellement son premier long métrage.

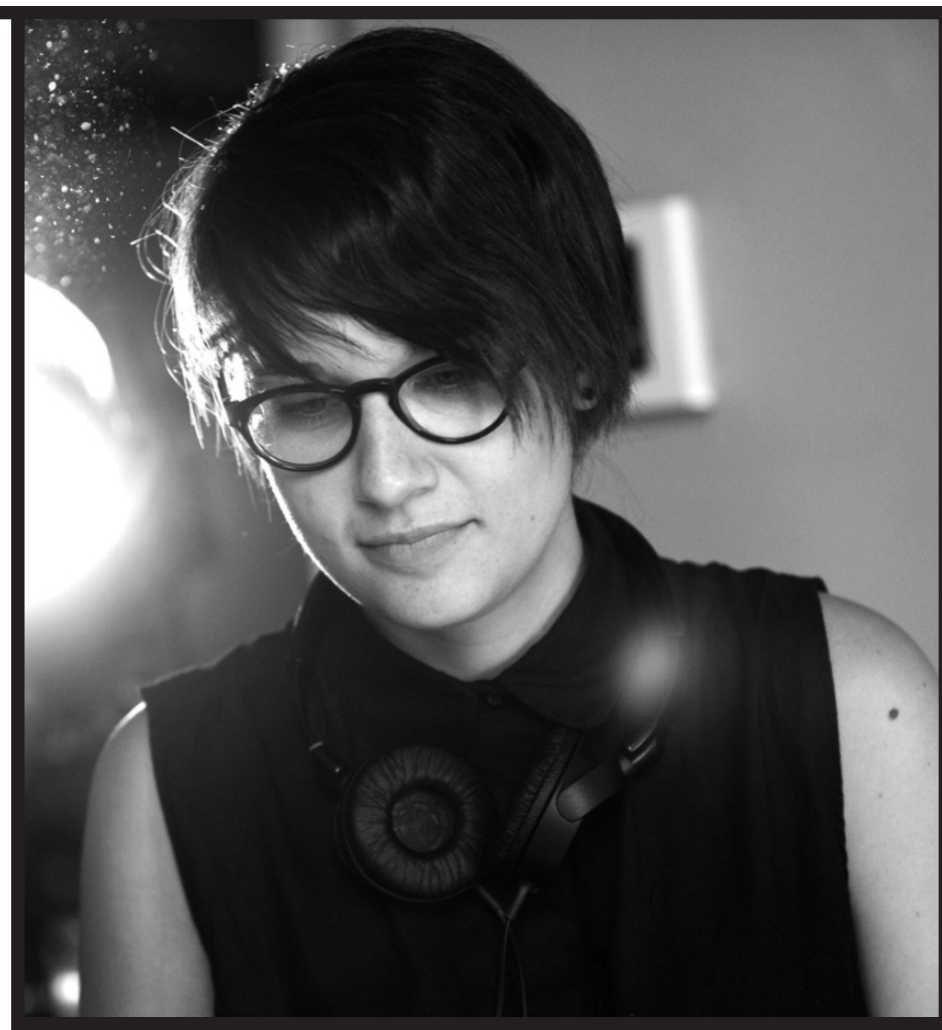


PHOTO : VÉRO BONCOMPAGNI

«Autant mes cours de cinéma que de politique ou d'histoire du Japon m'ont nourrie pour les histoires que je voulais raconter.»
– **Chloé Robichaud**, réalisatrice de *Chef de meute*

Chloé était pour la première fois en compétition officielle pour la Palme d'or du court métrage en mai dernier. *« Je me disais que je pourrais arriver à ça un jour, mais il serait très prétentieux de dire que je pensais le faire à 24 ans »*, avoue-t-elle.

Chef de meute a été entièrement autofinancé par sa réalisatrice, après un refus de financement de la SODEC. Le film dépeint en 13 minutes la relation entre une jeune femme introvertie, interprétée par Ève Duranceau, et le chien de sa tante décédée, reçu en héritage. Le court métrage est en ce moment en première partie de la comédie française *Le Prénom*, sur plusieurs écrans québécois.

Chloé fait ses premières expérimentations avec la caméra à 13 ans en filmant son équipe de basketball. Le rêve du cinéma, lui, germe dans sa tête depuis son enfance. *« Mon père était cinéphile et travaillait en publicité,* se souvient-elle. *Il m'amenait sur les plateaux avec lui et à ce moment-là, j'ai compris que c'était pour moi. »*

En 2010, elle complète un baccalauréat en production de film à l'Université Concordia, puis entame un diplôme en cinéma à l'INIS. *« Tout le monde a son parcours,* dit-elle. *Tu peux être un excellent cinéaste et ne pas avoir fait l'école. Autant mes cours de cinéma que de politique ou d'histoire du Japon m'ont nourrie pour les histoires que je voulais raconter. »*

L'école a également été un lieu de rencontres pour Chloé. *« C'est à l'université que je me suis fait ma première famille cinématographique, mon premier réseau de contacts,* dit-elle. *J'ai rencontré ma directrice photo au cégep. Je travaille avec elle sur presque tous mes tournages. On ne s'est jamais lâchées. »*

Le défi du premier long métrage

À l'université, Chloé rencontre Fanny-Laure Malo, productrice de La Boîte à Fanny. Avec elle, la cinéaste réalise actuellement son premier long métrage, *Sara préfère la course*, prévu pour l'automne 2013.

Le film raconte l'histoire d'une jeune femme qui cherche à intégrer un club d'athlétisme réputé de Montréal, et qui opte pour le mariage dans le but d'obtenir des prêts et bourses.

Le tournage a débuté cet automne et représente une étape cruciale pour Chloé. Elle a obtenu l'appui de la SODEC pour la réalisation. Cette bourse vient avec son lot de pression. *« Quand tu commences dans les courts métrages, les gens ont juste envie de t'encourager,* explique-t-elle. *À la minute où tu es financée, les gens s'attendent à quelque chose. Il commence à y avoir des critiques et c'est tout à fait légitime. »*

Chloé s'inspire notamment de différents réalisateurs, allant de Wes Anderson à Denys Arcand. *« Je pense qu'il faut être nourri par ses rêves. J'avais toujours rêvé d'être en compétition pour une Palme d'or et maintenant je rêve d'y retourner avec un long métrage. »*

THOMAS ETHIER

• Musique •

Modernité traditionnelle

Le groupe MAZ marie la musique traditionnelle québécoise au jazz électrique. Les membres de la formation – qui ont étudié à l'UdeM – refont paraître leur premier album *Télescope,* qui avait été nommé pour les prix Juno plus tôt cette année.

PHOTO : JULIEN LEBRETON

MAZ a partagé sa musique au cours d'une tournée pancanadienne de plus de 20 spectacles après la première sortie de *Télescope* en avril 2011.

La première fois, les membres de MAZ ont lancé *Télescope* sous une étiquette indépendante. Le groupe collabore désormais avec l'étiquette de disque Bleu 44. *« On a décidé en équipe de relancer l'album pour connaître une réelle visibilité »,* affirme le meneur du groupe, Marc Maziade. *Télescope* est maintenant distribué chez les disquaires de Colombie-Britannique et du Québec.

MAZ a partagé sa musique au cours d'une tournée pancanadienne de plus de 20 spectacles après la première sortie en avril 2011. *« On a reçu beaucoup de critiques positives »,* mentionne Gabriel. *« On a bénéficié d'une bonne critique de Claude Rajotte à Musique Plus,* ajoute Marc. *Il nous suit depuis un bon bout. »* MAZ compte également une nomination pour l'album instrumental de l'année aux prix Juno 2012.

Les membres Marc Maziade (compositeur, guitariste), Pierre-Olivier Dufresne (violoniste), Gabriel Godbout-Castonguay (claviériste) et Benoit Coulombe (bassiste) revitalisent le style folklorique traditionnel avec une sonorité électrique jazzée.

Gabriel – qui a précédemment baigné dans un univers rock – a amené avec lui des sons modernes de claviers. *« En entrant dans le* band, *il était naturel pour moi d'y amener de nouvelles sonorités »,* raconte celui qui est arrivé au sein de MAZ trois ans après sa formation en 2006. Marc et lui sont tous deux passés par des programmes de musique de l'UdeM. Le premier a obtenu sa maîtrise en composition d'inspiration traditionnelle en 2010, et le deuxième est, depuis cette année, diplômé du baccalauréat en interprétation piano jazz.

Période de création

Le quatuor prépare son deuxième album, qui devrait paraître au cours de la prochaine année. *« Le processus de création est encore plus collectif que pour celui du premier album,* dit Marc. *Chaque membre du groupe est responsable de la composition de trois pièces. Cette méthodologie de création est carrément organique. »*

« Le fait qu'il y ait un leader *par toune nous évite l'éparpillement,* ajoute Guillaume. *C'est vraiment un exercice de partage stimulant. »*

Le groupe croit au succès international de la musique traditionnelle québécoise. *« Il y a énormément de demandes,* explique Marc. *Le trad est une musique de* party *et de contact. Les sets carrés ont un bel avenir devant eux. »*

URSULE FERLAND

S'imprégner de la nature

Thomson et Riopelle ont utilisé leur art afin d'influencer la conception de la nature dans la culture canadienne et québécoise. La professeure à l'UdeM Louise Vigneault s'est intéressée à ces deux peintres dans un essai qui lui a valu deux honneurs prestigieux le mois dernier.

« *En me voyant honorée d'un prix scientifique* [Prix du Canada pour les sciences humaines] *et d'un prix littéraire* [Prix Victor Barbeau] *pour un seul et même ouvrage, je pense que je me rends encore davantage compte à quel point toutes mes passions sont liées »,* raconte Louise Vigneault, rencontrée dans son bureau au pavillon Lionel-Groulx. Son livre *Espace artistique et modèle pionnier : Tom Thomson et Jean-Paul Riopelle* a été honoré par deux instances : l'Académie des lettres du Québec et la Fédération des sciences humaines du Canada.

La professeure a voulu en apprendre davantage sur l'américanité, concept sur lequel il n'existe presque aucune documentation. *« En étudiant cette idée, on arrive à mieux comprendre le rapport entre le Canada et le reste du continent américain, leur influence l'un sur l'autre »,* explique Mme Vigneault.

Dans cet ouvrage, la professeure compare les peintres Tom Thomson et Jean-Paul Riopelle (voir encadrés) et illustre comment chacun a contribué à refaçonner la tradition picturale du Canada, rompant avec celle de l'Europe. *« Même s'ils ont vécu à des époques différentes, tous deux ont eu un défi en commun : montrer à la population que le territoire, le contact avec l'environnement est lié à la construction de l'identité d'un peuple »,* développe-t-elle.

Vers la fin du 19e siècle, on ne s'aventurait que très peu dans le Nord canadien et on le croyait aride et terne. Par son œuvre, Thomson a illustré la beauté et la lumière du territoire.

Mme Vigneault souligne à quel point les deux artistes se sont imprégnés de la nature. Ils ont présenté des phénomènes naturels propres au Canada comme aucun de nos artistes n'avait pu le faire auparavant. *« Ce que les deux artistes ont en commun, c'est leur relation directe avec l'environnement,* indique-t-elle. *On ne fait pas juste représenter ce qu'on voit, on choisit la technique en fonction de ce qui est représenté. Peu d'artistes ont fait ça ! »* Riopelle utilisait, par exemple, la technique du pochoir dans ses séries sur les oies, représentant ainsi le mouvement de l'oie ou encore la complexité de ses ailes.

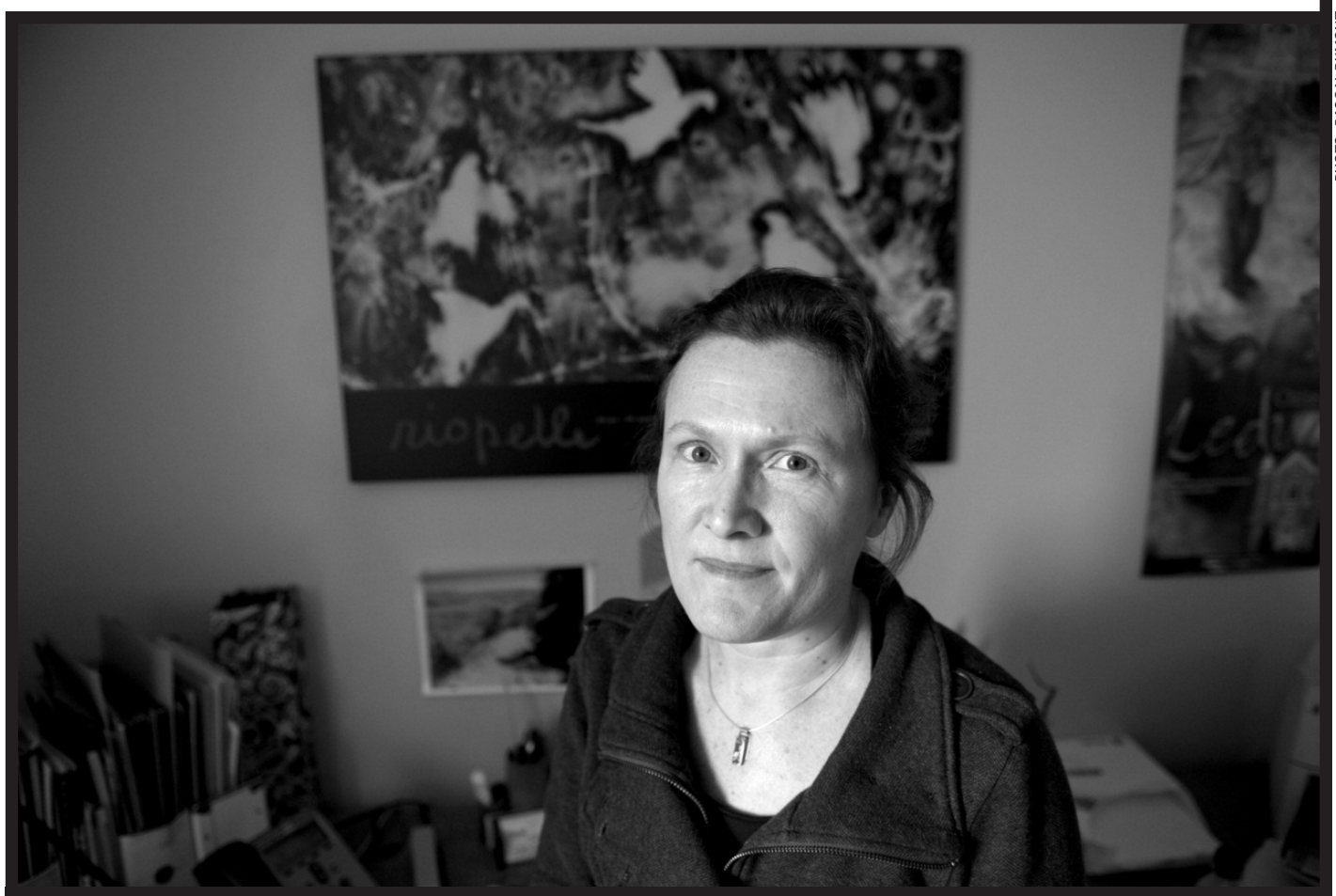


PHOTO : PASCAL DUMONT

Dans son ouvrage, la professeure Louise Vigneault explique comment Thomson et Riopelle ont contribué à refaçonner la tradition picturale du Canada, rompant avec celle de l'Europe.

Parcours sinueux

Après avoir étudié les arts plastiques au cégep, Louise Vigneault se dirige vers des études supérieures en histoire de l'art. *« J'avais l'impression que, comme artiste, je n'apporterais pas grand-chose. La recherche m'intéressait énormément. J'avais besoin de cette stimulation intellectuelle. »*

Elle complète alors un doctorat à l'Université McGill. *« Je faisais mon doctorat sur la question identitaire dans l'art au Québec,* se rappelle-t-elle. *Le fait de me retrouver dans un milieu anglophone pour mes études m'a vraiment permis de me distancer de ma propre culture pour mieux la comprendre. »*

Elle avoue qu'elle voulait uniquement faire de la recherche et que l'enseignement ne l'intéressait pas de prime abord. *« J'étais terrorisée à l'idée de parler devant une classe, je ne communiquais pas bien ! À McGill, on est obligé de le faire dès notre première session et après mon premier cours, j'ai su que j'avais un réel coup de cœur pour l'enseignement. »*

Elle est reçue professeure en histoire de l'art à l'UdeM tout de suite après avoir obtenu son doctorat en 2000. Depuis 2007, ses recherches portent sur les langages de représentation et les stratégies en vigueur chez les artistes d'origine autochtone du Québec.

LÉA BEAUCHESNE

RIOPELLE, L'AUTOMATISTE

Décédé en 2002, Jean-Paul Riopelle est l'un des artistes québécois les plus reconnus à l'international. *« Il a vraiment permis au Québec de comprendre son histoire à travers l'occupation de son territoire »,* souligne la professeure en histoire de l'art à l'UdeM, Louise Vigneault.

Plus jeune, il étudie avec le peintre québécois Paul-Émile Borduas et devient membre du mouvement automatiste, qui préconise une approche intuitive et plutôt abstraite. Il signe le *Refus global* en 1948, dans un désir de changer la face de l'art au Québec et l'immobilisme de la société québécoise de l'époque. Il habite ensuite Paris pendant 25 ans, où il y rencontre Joan Mitchell, femme avec qui il partagera art et amour pendant de nombreuses années.

Il retourne au Québec, y ouvre un atelier à l'Esterel et continue ses œuvres sur les oiseaux, principalement les oies. *« Riopelle utilisait le pochoir pour immortaliser ces oiseaux. C'était un grand chasseur et la nature occupe une part très importante dans son œuvre,* souligne-t-elle. *La meilleure façon pour lui de comprendre la nature est de s'y immerger et de perdre ses propres repères. Cela passait par la chasse. »*

THOMSON, LE DESSINATEUR-GRAVEUR

Né en 1877, Tom Thomson est connu pour son apport à l'art canadien. *« Il a grandi sur une ferme et cela a certainement beaucoup influencé son art et son rapport à la nature »,* explique la professeure en histoire de l'art à l'UdeM, Louise Vigneault.

Il tente pendant quelques années de trouver une profession acceptable pour l'époque, mais son amour de l'art et son talent l'amènent à travailler comme dessinateur-graveur. Son embauche à la maison Grid Ltd en 1909 est déterminante. Il y rencontre les artistes qui formeront, après sa mort, le Groupe des Sept. Tous utilisaient une technique brute, des couleurs vives et des matériaux naturels dans l'exercice de leur art, le tout grandement inspiré du peintre.

Quelques années plus tard, Thomson se rend dans le Nord de l'Ontario et se laisse inspirer par les beautés du parc Algonquin. Il représente les paysages canadiens dans toute leur beauté et leur puissance, leur grandeur et leur côté dramatique. *« J'habite moi-même dans la nature depuis quelques années,* raconte Mme Vigneault. *C'est vraiment merveilleux de voir, au fil de mes recherches, tout ce que Thomson avait voulu exprimer par son œuvre. »*

De père en fils

Deux formes d'art, deux époques, deux Renoir. Vous ne voyez pas double. Des professeurs de l'UdeM organisent un colloque sur ces Renoir, le père et le fils, un peintre et un cinéaste. Qu'est-ce qui rapproche ces deux artistes ?

PHOTO : J. BUTLER

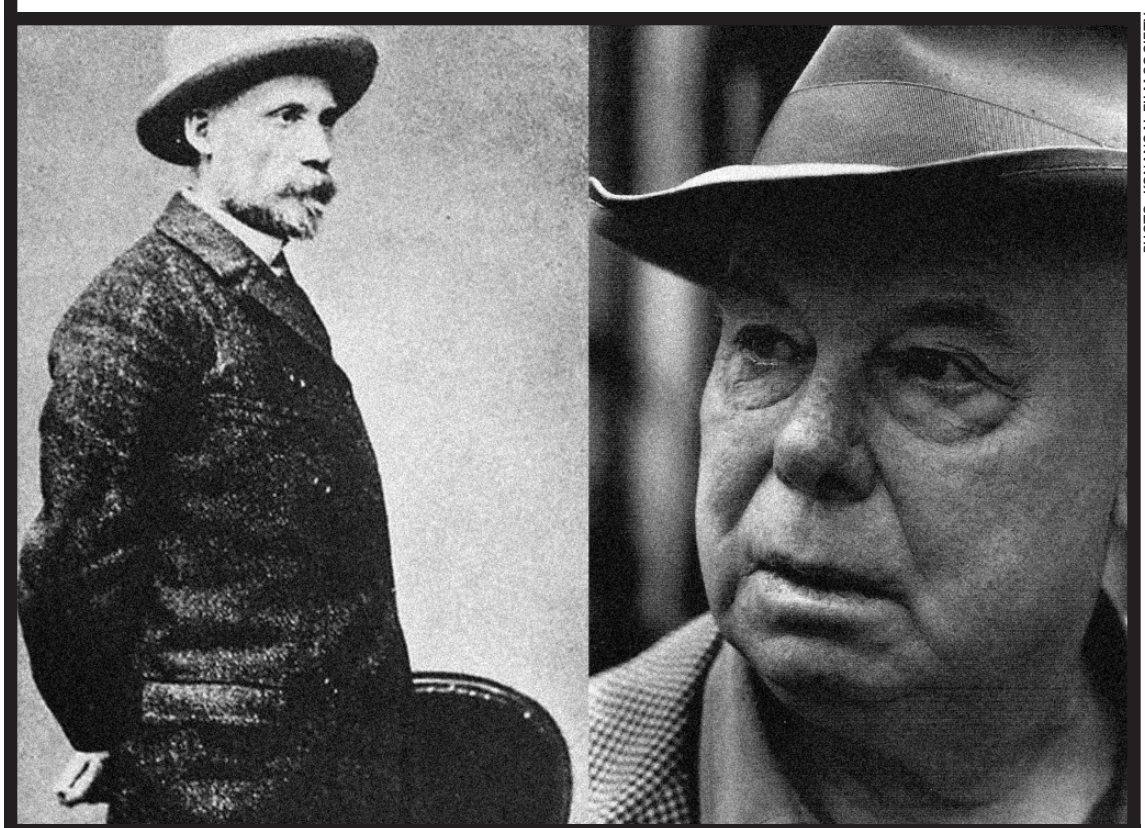


PHOTO : KONANGAL FILM SOCIETY

Le peintre Auguste Renoir et son fils, le cinéaste Jean Renoir, ont connu des débuts difficiles.

Les Renoir (voir encadrés) ont influencé beaucoup d'artistes dans leurs domaines respectifs. *« On retrouve les mêmes thèmes et des questions posées par les deux artistes, mais à 50 ans d'intervalle »,* explique l'un des organisateurs du colloque et professeur au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques, Serge Cardinal. *« Par exemple, quelle est la place du progrès ? Ils ont tous les deux la phobie du progrès. D'ailleurs, Jean disait que le problème avec le progrès, avec les avions, avec l'électricité, avec le téléphone, ce n'est pas que ça ne fonctionne pas, c'est que ça fonctionne et que ça change nos modes de vie. »*

Il n'y a pas que leur réussite qui est similaire, leurs débuts difficiles aussi. *« À l'époque, Auguste est refusé à l'exposition annuelle de la production nationale française, et ça va prendre un moment avant que sa peinture réussisse. Même chose pour Jean Renoir. Ses premiers films ont été des catastrophes sur le plan de la réception du public jusqu'au point où il a dû vendre des tableaux de son père pour éviter la faillite »*, raconte le professeur.

Pour pousser l'analyse, M. Cardinal et son collègue Todd Porterfield, également professeur au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques, ont invité de nombreux spécialistes venus de la France, des États-Unis et d'Allemagne pour le colloque *Renoir × 2 : cinéma et peinture*. Ces experts examineront le travail des Renoir, le dialogue entre leurs deux formes d'arts et la relation qui les lie. Ils aborderont des sujets comme les différentes représentations de la femme chez les Renoir.

Un cours sur les Renoir

Ce colloque se déroule en complément à l'exposition itinérante *Il était une fois l'impressionnisme* au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) où sont présentées 21 toiles d'Auguste Renoir. La directrice et conservatrice en chef du MBAM, Nathalie Bondil, souhaitait enrichir l'expérience de l'exposition itinérante du Clark Art Institute. *« Je voulais que le Musée des beaux-arts de Montréal présente un colloque scientifique en lien avec l'exposition. Renoir s'imposait, car il est au cœur de la collection Clark »,* explique Mme Bondil.

D'ailleurs, elle n'a pas eu de difficulté à trouver des organisateurs tout désignés pour l'occasion. *« Je connaissais Todd, qui est un spécialiste apprécié dans ce domaine d'études. Avec Serge Cardinal, ils avaient ce projet sur les Renoir »*, précise-t-elle.

À la base, ce projet était un cours temporaire pour créer des liens dans le département des deux professeurs. *« Nous sommes dans un drôle de département : cinéma et histoire de l'art. Habituellement, le cinéma se retrouve plutôt dans un département de communication,* affirme Serge Cardinal. *Nous sommes donc souvent à la recherche de moyens pour créer un dialogue entre ces deux disciplines. Et nous en avions un tout donné : les Renoir. Un père et un fils, un peintre et un cinéaste. »*

CHARLES GAUDREAU

PIERRE AUGUSTE RENOIR (1841-1919)

Pierre Auguste Renoir est un peintre français et figure de l'impressionnisme. Il est reconnu mondialement pour ses portraits, ses nus féminins et ses scènes de la vie contemporaine.

Dans les dernières années de sa vie, en dépit de rhumatismes, Auguste Renoir continue de peindre en attachant ses pinceaux à ses poignets. Persévérant, il a créé quelque 6 000 tableaux, soit plus que Manet, Cézanne et Degas réunis.

« Un matin, l'un de nous manquant de noir, se servit de bleu : l'impressionnisme était né. »

– Pierre-Auguste Renoir

JEAN RENOIR (1894-1979)

Jean Renoir est né à Paris. Il est le fils de Pierre Auguste Renoir et l'un des plus grands noms du cinéma français.

Le réalisateur est connu mondialement pour ses films, dont *La grande illusion* (1936) et *La règle du jeu* (1939). Jean Renoir est lauréat de nombreux prix, dont l'Oscar d'honneur pour l'ensemble de sa carrière (1975). Il est considéré comme le précurseur de la Nouvelle Vague française.

« L'art du cinéma consiste à s'approcher de la vérité des hommes, et non pas à raconter des histoires de plus en plus surprenantes. »

– Jean Renoir

Renoir × 2 : cinéma et peinture
6 et 7 décembre 2012
Auditorium Maxwell-Cummings du MBAM
1379-A, rue Sherbrooke Ouest
Entrée libre

Il était une fois l'impressionnisme
Jusqu'au 20 janvier 2013
Pavillon Jean-Noël Desmarais du MBAM
1380, rue Sherbrooke Ouest

mbam.qc.ca

CINÉ-CAMPUS

DOLBY NUMÉRIQUE NOVEMBRE-DÉCEMBRE 2012

BEASTS OF THE SOUTHERN WILD

V.o. anglaise avec s.-t. français
Conte dramatique de **Benh Zeitlin**

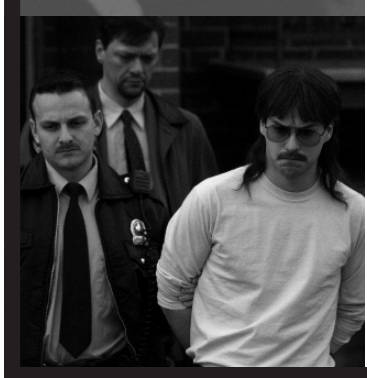
4 et 5 décembre
À 17 h 15, 19 h 30 et 21 h 30

PRÉCÉDÉ DU COURT-MÉTRAGE *TABULA RASA* RÉALISÉ PAR MATTHEW RANKIN.

Un père apprend à sa fille à s'endurcir et à ne compter que sur elle-même pour lui survivre. Un conte magique et poétique !

L'AFFAIRE DUMONT

V.o. française
Drame de **Podz**



11 et 12 décembre
À 17 h 15 et 21 h

LA PROJECTION DU 11 DÉCEMBRE À 21 H SERA SUIVIE D'UNE RENCONTRE AVEC LE RÉALISATEUR PODZ.

Victime d'une erreur judiciaire, un jeune homme est condamné pour une agression sexuelle. Drame révoltant, basé sur des faits réels.

Étudiants : 4 $
Carte Ciné-Campus : 30 $ pour 10 films
Employés UdeM : 20 % de rabais à la projection de 17 h 15
Employés UdeM et grand public : 5 $
Carte Ciné-Campus : 40 $ pour 10 films
Centre d'essai / Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6e étage
Métro Édouard-Montpetit ou autobus 51

Info-FILMS :
514 343-6524
www.sac.umontreal.ca

Suivez-nous Activites.culturelles.UdeM @SAC_UdeM

saé Activités culturelles Services aux étudiants

Université de Montréal

« *Un* show *bonbon* »

La troupe de théâtre de l'UdeM se met à la commedia dell'arte cette année en revisitant *La Princesse Turandot*. La pièce sera en représentation du 30 novembre au 2 décembre prochains au Centre d'essai du pavillon J.-A.-DeSève.

L'intrigue de *La Princesse Turandot* se déroule en Chine et raconte l'histoire d'une princesse qui décide de se trouver un mari. « *Elle est très sévère et directe. Elle propose trois énigmes à chaque prétendant et, s'ils ne sont pas capables d'y répondre, elle leur tranche la tête* », raconte le metteur en scène de 29 ans, Simon Fleury.

À l'origine, la pièce est une fable tragicomique écrite en 1762 par le dramaturge italien Carlo Gozzi. Dans les années 1920, elle a été reprise sous forme d'opéra par Giacomo Puccini. Simon Fleury, diplômé de l'École supérieure de théâtre, a fait le choix de s'inspirer de la version comique québécoise d'Hugo Bélanger, présentée au début 2010 au Théâtre Denise-Pelletier. « *J'avais le goût de monter un* show *bonbon,* explique-t-il. *L'humour de cette œuvre est vraiment mon style puis je voulais que le groupe de jeunes de la troupe s'amuse aussi.* »

« J'ai beaucoup pratiqué devant le miroir en plus d'aller observer les vieillards dans les Tim Hortons. »

ANTOINE BERGEVIN RICHER
Comédien

Moins de répétitions à cause de la grève

À cause de la grève étudiante de ce printemps, les répétitions ont duré seulement deux mois à raison de deux répétitions de trois heures par semaine. Malgré ce calendrier spécial, Simon est très satisfait du résultat. « *C'est exactement ce que je voulais* », avoue celui qui est « *plus énervé qu'excité* » à l'approche de la première.

L'étudiante en linguistique et traduction, Catherine Beauchemin – membre de la troupe de l'UdeM depuis trois ans –, joue le rôle de Tartaglia, un des deux gardes de la princesse. « *C'est un peu le duo Minus et Cortex* [les deux souris de laboratoire du dessin animé américain], *l'un qui prépare les coups, et l'autre qui fait des niaiseries*, explique la comédienne. *Mon personnage bégaie, parle sur le bout de la langue. C'est un travail vraiment physique.* »

La pièce diffère des habitudes de la troupe de théâtre de l'UdeM. « *Ce sont des rôles que nous n'avons jamais faits,* explique Catherine. *Je suis arrivée là en sachant que je devais faire un truc complètement éclaté. Ça permet vraiment de lâcher son fou.* »

L'étudiant en communication, Antoine Bergevin Richer, est sorti de sa zone de confort avec cette pièce. « *Je suis habitué de jouer des rôles de jeune premier, comme celui d'un prince par exemple*, explique celui qui joue Pantalon, le vieux conseiller du roi. *Pantalon est vieux, grincheux et possède un sens de l'humour assez particulier. J'ai beaucoup pratiqué devant le miroir en plus d'aller observer les vieillards dans les Tim Hortons.* »

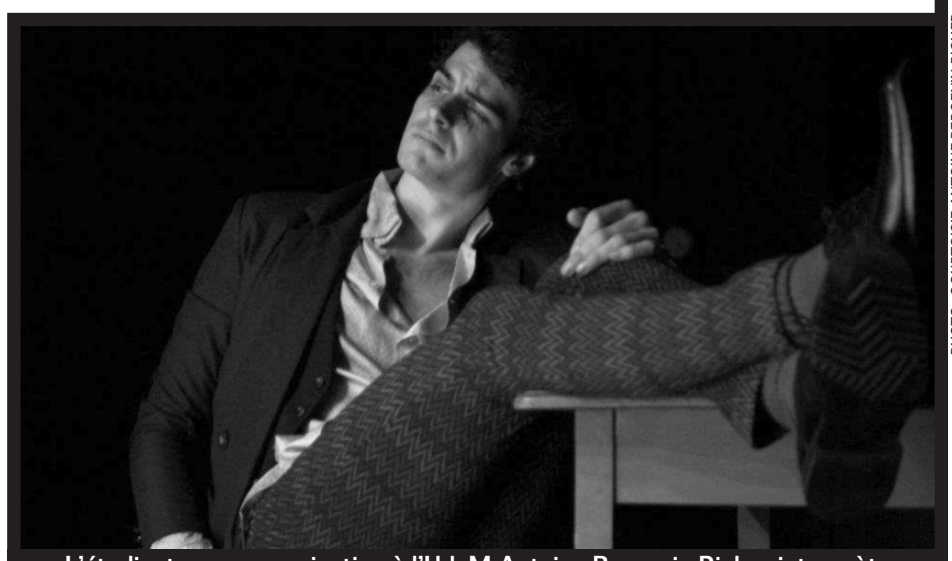


PHOTO : COURTOISIE ANTOINE BERGEVIN RICHER

L'étudiant en communication à l'UdeM Antoine Bergevin Richer interprète Pantalon, le vieux conseiller du roi, dans la pièce *La Princesse Turandot*.

« *Si quelqu'un est prêt à voir quelque chose de nouveau, c'est une pièce de pure folie et de délire* », ajoute Caroline. Selon Antoine, c'est grâce à Simon Fleury si les étudiants s'amusent sur scène. « *Simon Fleury est à la fois capable de donner une bonne direction et d'être réceptif avec nous*, explique-t-il. *Il crée un climat favorable et nous encourage pour qu'on se donne au maximum sur scène.* »

« *C'est sûr que je reviens l'année prochaine,* ajoute le metteur en scène. *C'est une* gang *extraordinaire et j'ai adoré mon expérience avec la troupe de l'UdeM.* »

CORALINE MATHON

La Princesse Turandot
Du 30 novembre au 2 décembre
Centre étudiant, pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6e étage

Opéra modeste

Néophytes et amateurs d'opéra sont invités, le 3 décembre prochain, au *Concert d'airs et d'ensembles d'opéra* annuel de l'Atelier d'opéra de l'UdeM. Dirigés par le directeur musical torontois Robin Wheeler, les chanteurs étudiants interprètent du Mozart, du Berlioz et du Ravel. Ce concert a subi les contrecoups de la grève étudiante.

PHOTO : COURTOISIE ROBIN WHEELER

Le directeur musical Robin Wheeler a dirigé un spectacle tout en simplicité.

Présenté au début du mois de novembre depuis cinq ans, le récital s'est vu repoussé de quelques semaines à cause de la session d'automne qui a débuté en octobre. Une autre conséquence sera la durée du spectacle, puisque les étudiants ont eu moins de temps pour pratiquer. Le spectacle de l'année dernière durait 2 h 30 et ne sera que de 75 minutes cette année. « *Nous présenterons quand même un produit fini* », assure le directeur musical Robin Wheeler.

Étudiante en dernière année de maîtrise en chant classique et baroque, Anne-Marine Suire décrit le spectacle comme une expérience d'opéra pour tous les goûts. « *Ce n'est pas trop long pour celui qui n'est pas habitué, et il y a une grande diversité dans les numéros* », indique-t-elle.

Sans galeries de personnages costumés ni décors grandiloquents, ce spectacle mise sur la simplicité. « *Il y aura seulement une mise en place, quelques déplacements, l'entrée et la sortie, comme un récital d'extraits d'opéra,* explique M. Wheeler. *C'est important pour les étudiants de savoir chanter un air d'opéra sans accessoires ni costumes et pouvoir quand même incarner un personnage.* »

Le défi

« *Il faut être à l'écoute des autres et exigeant avec la partition,* ajoute Anne-Marine. *Il faut rester le plus près possible de ce que le compositeur a écrit, ce qui est toujours une difficulté, mais aussi un beau défi.* »

L'étudiante au baccalauréat en interprétation en chant classique Élise Duclos en sera à sa première expérience en tant que soliste. « *Ça me stresse, mais j'ai hâte*, confie-t-elle. *C'est moins formel que le vrai opéra parce qu'il y a moins de monde, c'est plus entre amis.* » Elle aimerait poursuivre une carrière en opéra après ses études.

M. Wheeler a été impressionné par la soliste. « *Normalement, les solistes sont aux études supérieures en musique, mais parfois on a des étudiants au baccalauréat assez doués pour remplir ce rôle.* » Il semblerait que 2012 soit une bonne cuvée puisque plusieurs étudiants en troisième année de baccalauréat en interprétation, dont Élise Duclos, ont des rôles de soliste dans le récital de cette année.

M. Wheeler dirige le chœur depuis 1999, en plus de donner le cours de diction lyrique anglaise. Bien que sa carrière l'ait amené à plusieurs endroits, il se dit ravi d'être à l'UdeM. « *Il se fait un bon travail d'équipe,* dit-il. *On cherche des détails dans la musique, on travaille des nuances, ce n'est pas quelque chose que j'ai vu dans mes autres lieux de travail.* »

VALENTINE BOURGEOIS

Concert d'airs et d'ensembles d'opéra
3 décembre, 19 h 30
Salle Claude-Champagne de l'UdeM
220, avenue Vincent-d'Indy

• Fiction •

Un personnage coloré

Une nouvelle d'ELOM DEFLY

Les voitures roulaient en file indienne sur le chemin de la Côte-des-Neiges en cette fin d'après-midi du mois de novembre. Un soleil radieux chassait un instant la grisaille de l'automne. Les conducteurs klaxonnaient à qui mieux mieux, non pour se frayer un passage parce que cela était impossible, mais pour exprimer leurs frustrations. Tout simplement. Et c'était ainsi tous les jours. La même scène, les mêmes intermittences, beau temps, mauvais temps.

Je décidai ce jour-là d'aller faire réparer, à la cordonnerie du coin, la seule paire de souliers en cuir que je possédais. Au lieu d'entrer par la porte principale de la cordonnerie, j'en fis d'abord le tour. Je me collai contre l'embrasure laissée par une fenêtre mal fermée à l'arrière du bâtiment. Je n'oublierai jamais ce que je vis à l'intérieur de ces murs. Le cordonnier, d'une cinquantaine d'années, était blanc. Extrêmement blanc. Des pieds à la tête. Cette blancheur était effrayante. Elle avait quelque chose de *surpeint*, quelque chose de non angélique.

Tout homme qui voulait entrer dans cette baraque devait fouiller dans son *six-pack* pour en extirper les tripes nécessaires. Dans mon cas, c'était plus difficile. C'était dans une bedaine de bière et de boisson gazeuse qu'il me fallait chercher. Avec le peu de courage qui me restait, je poussai timidement la porte d'entrée et je me retrouvai nez à nez avec l'effrayant cordonnier.

Il avait des petits yeux rieurs qui donnaient le vertige. C'est tout comme si derrière ses yeux d'éternel joyeux se cachait un abyme. Il retroussa ses lèvres fines en guise de sourire, mais moi je ne voyais sur ce visage qu'un vortex. Je pensai sur le coup que cet homme n'avait pas d'âme. J'avais la chair de poule.

« Que puis-je pour toi ? » finit-il par me demander. « Vous réparez des chaussures ? » lui demandai-je. « J'espère ! » me répondit-il. Il avait de l'humour, c'était bon signe. Est-ce mon sac en bandoulière qui me trahit ? Il me demanda si j'étais étudiant. Je répondis par l'affirmatif.

– Où ?

– Université McGill, dis-je pour brouiller les pistes.

– Ah ! Le club-école des Asiatiques ?

Pris de court par ce commentaire, je ne savais pas s'il fallait rire ou me choquer. « C'est un baveux cet homme », susurrai-je finalement. Il m'entendit. « Dis-le avec plus de tripes mon garçon », rétorqua-t-il. J'aurais bien voulu mais il ne m'en restait plus.

– Allez! S'il y a bien quelqu'un qui peut se moquer de toutes les races, c'est bien moi. Regarde-moi, je suis albinos blanc. Mais même les Blancs ne veulent pas de moi dans leur camp. Ils disent que je suis une anomalie.

– Et les Noirs ? hasardai-je.

– As-tu vu ma face ?

– C'est bien ce que je me disais.

Il me dévisagea pendant un moment et pouffa de rire. J'en fis autant. Petit à petit, les préjugés commencèrent à tomber et la peur qui m'habitait céda sa place à une douce gaieté que je ne me connaissais pas. Alors qu'il s'affairait sur ma paire de cuir, il me parla du nihiliste qu'il était devenu avec ce soupçon d'amertume qu'on ne retrouvait que chez d'anciens militants désabusés.

Quand je me préparais à le quitter, il me conseilla de ne jamais penser en système. « Rien n'est jamais blanc ou noir. Tout est dans la nuance », me dit-il. « Sauf dans votre cas », lui fis-je remarquer. « As-tu vu ta face ? » se défendit-il. Nous pouffâmes de rire une dernière fois.

Trithérapie musicale

Trois antiviraux musicaux

Par MAXIME DESROCHES et MEDY KROUK

POP SOUL
Karim Ouellet
Fox

Karim Ouellet a déjà déclaré qu'en tant que cinéphile, il se plaît à envisager ses arrangements musicaux comme si chaque pièce était une œuvre cinématographique en elle-même. Tout comme un comédien en pleine possession de ses moyens, l'auteur-compositeur-interprète de 28 ans traduit brillamment ses émotions en paroles sur *Fox*. Résolument plus pop que le précédent, le deuxième album du musicien originaire du Sénégal s'attaque à des sujets comme l'amour (« La foudre », « Cyclone ») avec une touche personnelle. Il conserve les sonorités folk, rock et rap que l'on retrouvait sur son premier album *Plume*. Polyvalent, il s'implique dans tout le processus créatif, des paroles jusqu'au mixage. Avec *Fox*, il réaffirme de façon définitive son talent de mélodiste et son aisance à passer d'un genre musical à l'autre sans mettre en péril la cohésion de l'album. (M. D.)

Écoute gratuite :
tinyurl.com/c9ka6tn

HIP-HOP
Action Bronson
Rare Chandeliers

L'ex-chef cuisinier et rappeur de 27 ans Action Bronson cultive, depuis 2008, son personnage loufoque, reconnu pour l'humour cru et déjanté de ses textes. *Rare Chandeliers* continue avec cette formule déjà éprouvée. L'album est toutefois plus obscur que *Blue Chips*, son effort précédent paru en mars 2012. Plusieurs pièces, dont « Demolition Man » sur laquelle il partage le micro avec Schoolboy Q, mettent en avant-plan un artiste encore plus virulent et intransigeant qu'à l'habitude. Le délire du rappeur du Queens, sa spontanéité et ses métaphores parfois saugrenues lui confèrent un style unique et inimitable dans l'univers actuel du rap. À la réalisation, le producteur de Los Angeles The Alchemist offre une série d'échantillons innovateurs, notamment sur « Gateway to Wizardry » avec des riffs de guitare saisissants. (M. D.)

Écoute gratuite :
tinyurl.com/bfesqfx

MUSIQUE DE NOËL
Sufjan Stevens
Silver and Gold

Sufjan Stevens propose avec *Silver and Gold* l'anticoffret de Noël par excellence. L'album offre l'espace nécessaire à l'artiste pour se retrouver musicalement après deux ans de silence. Le compositeur américain s'affirme à nouveau comme un des génies de la folk/pop américaine à travers cet album regroupant des chansons enregistrées ici et là depuis 2006. Entre retour aux sources et recherche musicale, il revisite, à sa manière, les classiques de Noël. L'album peut surprendre par sa longueur (3 heures d'écoute) et son nombre de titres (58), mais il offre un enchaînement délirant de styles musicaux, mélangeant folk joyeuse aux arrangements mélodiques (« Barcarola » et « Chrismas Unicorn ») et chansons au style plus éclectique (« Mr. Frosty Man », « Particles Physics » ou encore l'excellente « Joy to the world »). (M. K.)

Écoute gratuite :
music.sufjan.com/album/silver-gold

PALMARÈS

CISM 89,3 FM - LA MARGE
SEMAINE DU 25 NOVEMBRE 2012
CHANSONS FRANCOPHONES

CISM 89,3 FM la marge

	CHANSON	ARTISTE
1	UNE VERSION AMÉLIORÉE DE LA TRISTESSE	PETER PETER
2	ENTRE ICI PIS CHEZ VOUS	BERNARD ADAMUS
3	L'AMOUR	KARIM OUELLET
4	LA CASSETTE	LOUIS-JEAN CORMIER
5	LA FORÊT	LESCOP
6	ANGÉLIQUE	DANY PLACARD
7	PERSONNE NE DIT	LE KID & LES MARINELLIS
8	LE CŒUR EN BOULE	MAUDE
9	VIDÉO CLUB	MARC DESSE AVEC ANNE
10	UNE BALLADE POUR CLIVE	THE LIMINANAS
11	LES MARCHEURS	CHAPEAUMELON
12	PARIS EST UN ZOMBIE	ALICE DRUMS
13	OH TROUBLE	PROTOFIEV
14	TU VEUX MA PHOTO, BANANE?	LE VOLUME ÉTAIT AU MAXIMUM
15	FAIRE DU BRUIT	L'INDICE
16	RAPIDO FAMEUX	CHEVAL FOU
17	OBÉIR À SES INSTINCTS...	PONCTUATION
18	VIANDE	MONTRÉAL CARNIVORES
19	JUSTE COMME ÇA	LEGLOBE
20	DEVIENS CAVE	MILLIMETRIK AVEC JAM
21	À LA POINTE	CRACBOOMS
22	VOIR TON SOUL	MONK.E & KENLO AVEC SOLA
23	T'AS LA TOUCHE MANOUCHE	LA CARAVANE PASSE
24	BATISCAN	KEITH KOUNA
25	LA GROSSE BOMBE	M
26	LE SOLEIL REVIENT	GONTARD !
27	LA FILLE ET LE GARÇON	O SAFARI
28	MICHKA SOKA	FRANÇOIZ BREUT
29	TABAC D'ORCHESTRE	LES FRÈRES GOYETTE
30	LE MAL QUE JE N'AI PAS FAIT	OXMO PUCCINO

La philosophie des Loose Pistons

Avec un seul maxi de quatre chansons, le groupe de rock garage Loose Pistons cumule les spectacles à Montréal et à Toronto. Entre bruits de percolateur et courants d'air, dans un café de la rue Rachel, ils livrent leurs réflexions sur le rock, leurs inspirations, leur cheminement, leurs études à l'UdeM et leur concert au Divan Orange du 30 novembre prochain.

Les Loose Pistons ont la philosophie *« d'essayer d'en faire beaucoup avec peu de notes »*.
De gauche à droite : Jonathan Legault, Hugo Chartrand, Pierre-Luc Boily et Alexandre Maheu.

PHOTO : PASCAL DUMONT

Les Loose Pistons, c'est avant tout une histoire entre quatre Montréalais de 24 à 31 ans, amis d'enfance et autodidactes pour la plupart : Hugo Chartrand au chant et à la guitare, Alexandre Maheu à la guitare, Jonathan Legault à la basse et, plus récemment, Pierre-Luc Boily à la batterie.

Leur style se définit comme un rock'n'roll garage survolté aux influences multiples : rock psychédélique des années 1960 et plus classique des années 1970, un soupçon de country, de blues, de shoegaze et de rockabilly. Leur répertoire inclut même quelques ballades. *« On essaie de toujours se mettre en danger, proposer de nouvelles choses, pas forcément retourner vers des chemins connus »,* explique Hugo.

C'est dans la tête de ce dernier qu'a germé, en 2009, l'idée du groupe, alors qu'il vendait des sapins de Noël à New York en s'imprégnant de musique americana. Jonathan et Alexandre ont aussitôt embarqué dans l'aventure. *« On a toujours eu des groupes, mais c'était beaucoup moins sérieux »,* raconte Hugo.

Les débuts pas si lointains de la formation ont été rudimentaires, avec, à la batterie, un voisin qui ne savait pas en jouer. *« On lui disait juste, par exemple, de frapper à tous les temps, puis il se contentait de faire ça pendant cinq minutes. C'est comme quand tu mets une fleur dans un pot. Au début, c'est important qu'il soit le plus petit possible pour que la plante puisse grandir »*, relate le chanteur.

Ce minimalisme, inspiré par le groupe emblématique de rock underground américain Velvet Underground, rejoint leur *« philosophie d'essayer d'en faire beaucoup avec peu de notes »*, ajoute Alexandre. Cet esprit brut est rehaussé par des arrangements de plus en plus sophistiqués. *« On a peaufiné, raffiné les choses, mais ça reste quand même instinctif,* poursuit-il. *Le but est plus d'essayer de créer un son, une tension, que de se concentrer sur la technique et de mettre une note après l'autre. »*

Une approche philosophique du *groove*

Le groupe a fait paraître, en février 2012, son premier maxi homonyme de quatre titres, *Loose Pistons EP*, grâce à l'intérêt du musicien et producteur montréalais Roy Vucino. *« On a été chanceux. On était vraiment désespérés puis, finalement, enregistrer cet album-là, ça nous a tellement relancés, ça nous a donné un regain d'énergie. »*

Depuis, les propositions se sont enchaînées pour le groupe, entre festivals montréalais, spectacles à Toronto et une première partie new-yorkaise en décembre prochain. *« On a travaillé fort et ça commence à payer »,* se réjouit Alexandre.

La démarche des Loose Pistons puise ses racines dans les intérêts communs des membres, notamment la philosophie qu'Alexandre et Hugo ont étudiée à l'UdeM. Les études ont temporairement été mises de côté depuis que le groupe commence à prendre son essor, mais les discussions politico-métaphysiques font partie intégrante de la vie des Loose Pistons. *« On travaille fort à créer une ambiance, construire un filtre de nos influences. La philosophie aide à le faire »*, affirme Hugo.

« Ce qui est important, c'est que le groove *soit tout le temps roi,* ajoute Alexandre. *Ce n'est pas une question de notes, mais d'attitude et de philosophie. On ne va pas chercher des groupes ou un style musical en particulier, c'est plus un son, une atmosphère, une énergie. »*

Le processus de création est une entreprise collective. *« On compose la chanson ensemble, chacun travaille son instrument. Et pour arriver à ce qu'on puisse se faire 100 % confiance les uns les autres, c'est vraiment important d'échanger. »*

Les paroles sont exclusivement écrites par Hugo. Avec une prédilection pour les sujets intimes et les questions sociales, il aspire à se rapprocher d'une écriture plus profonde et poétique à la Lou Reed. Aux filles et aux voitures rapides, les Loose Pistons préfèrent l'évocation du chaos et de l'aliénation, créant délibérément une collision détonante avec le rythme dansant de leurs morceaux.

Toutes les chansons sont écrites en anglais. *« Ce n'est pas vraiment un choix,* avoue Hugo. *Au début, improviser en anglais est venu naturellement. Évidemment, il y a une question de tradition, c'est quasiment un conditionnement. On est tellement habitués d'entendre cette musique-là en anglais que c'est venu par la force des choses. »* Tous les membres se disent cependant attachés à la question de la langue, et la possibilité d'un album francophone dans le futur reste ouverte.

Nouveaux projets

Avec une trentaine de nouvelles pièces à son actif, le groupe s'est vu proposer, par leur ami et technicien de son Alexandre Larin, d'enregistrer un nouvel opus d'ici les prochaines semaines. *« On va probablement faire ça à son chalet. Rien qui coûte quoi que ce soit, mais ça va sonner plus pro, plus* hi-fi. *»* Ils espèrent aussi, cette fois, être signés par une maison de disques indépendante.

À long terme, Hugo nourrit également, pour lui et ses comparses, un autre projet, celui de créer à Montréal un espace collectif où des artistes issus de différentes sphères pourraient pratiquer, organiser des évènements, s'inspirer mutuellement – un peu sur le modèle de la Factory d'Andy Warhol.

C'est d'ailleurs dans cette optique de collaboration multidisciplinaire que se déroulera leur spectacle du 30 novembre prochain au Divan Orange. Le groupe prévoit la participation de danseurs contemporains et d'éventuels effets de projecteurs, afin d'offrir un spectacle complet. Une perspective qui enthousiasme Hugo et Alexandre. *« On est encore en train de travailler ça,* disent-ils. *Ce n'est pas la priorité au départ, mais on aime vraiment l'art du spectacle. C'est important qu'il y ait des attraits visuels. »*

XUÂN DUCANDAS

Loose Pistons avec Filthy Haanz, Invasions et The People
30 novembre 2012
Divan Orange
loosepistons. bandcamp.com

Sport en images

PHOTOS : PASCAL DUMONT

Gabrielle Soucisse, un élément clé de l'équipe de natation des Carabins

L'entraîneur Danny Maciocia motive ses joueurs.

Le Vert et Or a écrasé les Carabins en demi-finale.

Violent *smash* lors d'un match amical

Le huit féminin s'entraîne au bassin Jean-Drapeau.

L'attaquante Maxie Plante lors du match d'ouverture au CEPSUM